

Université de Tartu
Collège des langues et des cultures étrangères
Département d'études romanes

Karet Eesmäe

**LA REPRÉSENTATION DE LA FRANCE DANS *L'ALOUETTE AUX
NUAGES***

Mémoire de licence

Sous la direction de
Tanel Lepsoo

Tartu 2018

Table de matières

Introduction	3
1. La France vue par Voldemar	6
1.1. La description de Voldemar	6
1.1.1. L'apparence physique de Voldemar	6
1.1.2. La personnalité de Voldemar	10
1.2. Les pensées de Voldemar	11
1.2.1. L'Allégresse de Voldemar	12
1.2.2. La déception	16
2. La France vue par les Français	20
2.1. Le personnage de Merlaud	20
2.1.1. La description de Merlaud	20
2.1.2. Les pensées de Merlaud	22
2.2. Le personnage de Jacquemine	25
2.2.1. La description de Jacquemine	25
2.2.2. Les pensées de Jacquemine	26
2.3. Les pensées des autres personnages français	32
3. La liberté	36
3.1. Deux conceptions de la liberté d'Isaiah Berlin dans <i>l'Alouette aux nuages</i>	38
3.1.1. La liberté « négative » de Berlin	38
3.1.2. La liberté « positive » de Berlin	40
3.2. Des idées existentialistes de Jean-Paul Sartre dans <i>l'Alouette aux nuages</i>	41
Conclusion	45
Bibliographie	47
Bibliographie du corpus	47
Resümee	48

Introduction

L'Estonie vient de célébrer le 100^e anniversaire de son indépendance, ce qui est une étape importante dans l'histoire du pays. Après avoir gagné son indépendance en 1918 et plus précisément dès les années 1920, quand la guerre d'indépendance était finie, l'Estonie se tourna vers les pays occidentaux, pour mieux saisir les idées démocratiques. La même chose se passait de nouveau dans les années 1990. Les pays occidentaux, comme la France, les États-Unis et le Royaume-Uni, ont toujours été perçus par l'Estonie comme ceux qui portent et représentent des idées démocratiques et libres.

L'objectif de ce mémoire est de mieux connaître la France des années 1920-1930. L'époque est assez précise parce que c'est celle que nous trouvons dans *L'Alouette aux nuages*, écrit par Maurice Bedel qui est l'objet d'étude pour notre mémoire. Nous analyserons le portrait donné de la société française dans ce livre-ci. Nous avons choisi le livre pour deux raisons. Premièrement, nous croyons que la littérature joue un rôle essentiel dans la société. Pour nous, la littérature a une autre valeur hormis celle de divertissement. Nous discuterons plus de ce point au paragraphe suivant. Deuxièmement, la motivation qui est plus personnelle, c'est que dans *L'Alouette aux nuages*, le personnage principal est estonien.

Comme nous le savons, les années 1930 ont été difficiles pour la liberté et pour la démocratie en Europe. D'ailleurs, c'est toujours facile de remarquer des menaces avec le recul, mais c'est beaucoup plus difficile d'en remarquer les signes quand ils nous entourent. Les changements se passent peu à peu et nous ne remarquons que des changements drastiques. Finalement, ceux-ci sont aussi les résultats d'une évolution plus longue. Le problème, c'est comment les noter sur le coup. Nous attendons qu'il y ait une personne qui nous les présenterait. Donc, il nous reste la question qui devrait attirer l'attention sur ces choses. Il s'agit d'une responsabilité énorme. Dans ce cas, toutefois, nous comptons sur les écrivains, sur les artistes, sur les poètes pour qu'ils attirent l'attention sur ces choses. Comme nous avons dit au-dessus, pour nous la valeur de la littérature n'est pas seulement dans la distraction, ni dans le divertissement.

Cependant, cela n'a pas toujours été le cas. Nous remarquons ce changement du rôle de l'écrivain au 19^{ème} siècle lorsque l'écrivain devait être au courant des réalités

sociales. Ainsi Baudelaire écrit-il du rôle d'un poète : « Qu'est-ce qu'un poète si ce n'est un traducteur, un déchiffreur. Chez les excellents poètes, il n'y a pas de métaphore, de comparaison ou d'épithète qui ne soit d'une adaptation mathématiquement exacte dans la circonstance actuelle. » (1885 : 317) Autrement dit, le poète ne pouvait plus rester dans sa chambre, exclu du monde qui l'entourait et tout dans son œuvre est bien réfléchi et là pour une raison. Sartre, lui aussi, explique: « L'écrivain ne prévoit, ni ne conjecture : il *projette* » (1948 : 48-49).

Nous sommes d'accord avec Baudelaire et Sartre. Eux, les écrivains, ils devraient refléter la société et de cette façon nous faire, lecteurs, réfléchir aux problèmes existants dans la société. Nous continuerons également avec les paroles de Sartre qui dit : « Tout ouvrage littéraire est un appel. Écrire, c'est faire appel au lecteur pour qu'il fasse passer à l'existence objective le dévoilement que j'ai entrepris par le moyen du langage. » (1948 : 53) Même si Sartre indique ici la collaboration avec le lecteur, nous sommes convaincue que c'est également un appel à la conscience du lecteur à faire attention à ce qui l'entoure. Puisque parfois c'est difficile de remarquer des préoccupations et ce qui est bien quand on les vit, un peu de distance peut ici aider. La beauté de la littérature, c'est qu'elle nous donne la possibilité de nous distinguer de la réalité que reflète le livre et voir tout cela avec de la distance.

C'est exactement ce que fait Maurice Bedel dans son livre *L'Alouette aux nuages* publié en 1935. Le but de Bedel est de faire réfléchir les Français à la société dans laquelle ils vivent actuellement et dans laquelle ils voudraient vivre. Il ne cherche pas seulement à critiquer. Il veut également que le lecteur français remarque la chance que celui-ci a en vivant dans cette société. Maurice Bedel (1883-1954) était un journaliste français qui voyageait beaucoup en Europe et qui est même venu en Estonie en 1933. Nous sommes encline à penser que c'est après cela qu'il écrit *L'Alouette aux nuages*, qui nous permet préciser l'époque où se passe l'action.

Donc, Bedel utilise un point de vue étranger pour attirer l'attention sur les problèmes de la société française. Le livre suit un jeune homme, Voldemar, dans sa recherche des idées libres et de la démocratie. Voldemar, qui vient de l'Estonie où l'auteur a dépeint un régime autoritaire, est renvoyé de l'Université de Tartu où il était étudiant en philosophie parce qu'il fait des discours publics contre les autorités. Il règne une forte contrainte de la liberté d'expression. Ainsi, Voldemar va à Paris pour en

apprendre sur la liberté chez Monsieur Merlaud. Pendant sa quête, il rencontre diverses personnes qui donnent presque tous leur avis sur la France et notamment sur ce qui est la liberté pour elles. Nous voyons que leur conception de la liberté et leur avis sur la France sont liés d'une manière forte. L'action se produit notamment à Paris. Voldemar se trouve aussi au Palais-Bourbon qu'aux cafés, qu'à la forêt et qu'à la banlieue. Finalement, la France ne répond pas à ses espoirs de trouver la « vrai » liberté.

Dans ce mémoire, nous analyserons donc le portrait que nous donne Maurice Bedel de la France des années 1930. Nous nous consacrerons plus particulièrement à la question de la liberté. Nous divisons notre mémoire en trois parties. D'abord, nous analyserons des pensées de Voldemar, de l'estonien. Ensuite, nous examinerons des réflexions sur la liberté faites par les Français. Enfin, nous discuterons plus longuement de la liberté en utilisant des idées d'Isaiah Berlin et de Jean-Paul Sartre. Nous avons choisi Berlin pour ses deux conceptions de la liberté politique pour aider mieux comprendre la raison pour laquelle Voldemar va en France. Jean-Paul Sartre, en revanche, a écrit *Saint Genet, comédien et martyr*, le livre dans lequel nous pouvons voir quelques traits similaire à Voldemar.

1. La France vue par Voldemar

Nous commencerons ce mémoire en analysant le point de vue de Voldemar sur la France et sur la liberté. La première partie du mémoire est consacrée à la description du personnage de Voldemar, ayant le but de mieux comprendre Voldemar, de mieux comprendre son caractère. Ensuite, nous étudierons des passages dans lesquels Voldemar exprime ses opinions.

1.1. La description de Voldemar

Dans ce sous-chapitre, nous nous demanderons ce qui est Voldemar, le personnage principal qui devrait aider à donner un point de vue plus distancié sur la France.

1.1.1. L'apparence physique de Voldemar

Comme nous avons expliqué dans l'introduction, Voldemar est un jeune homme de l'Estonie autoritaire. La première fois que nous rencontrons Voldemar, c'est le moment où il entre dans l'appartement de Monsieur Merlaud. On nous décrit seulement son apparence : « C'était un grand garçon de fort bonne mine, rose de teint et blond de cheveux » (page 19¹). Aussi, constatons-nous qu'il n'y a rien de spécial chez lui. L'auteur crée un peu de suspense en ne nous révélant pas ce qui est la personne qui vient d'entrer. Ce n'est qu'après quelques phrases que celle-ci se présente, ce qui nous permet d'apprendre plus sur elle.

EX.1.²

- Monsieur, dit le jeune homme, je m'appelle Voldemar, je viens depuis l'Estonie, je donne le salut de la jeunesse socialiste estonienne au très honoré Monsieur le député Merlaud, et *j'ai fait plus que je sais le dire de...*³
- Très bien, très bien, dit Merlaud, *soudain impatient devant cet étranger qui ne figurait point sur les listes électorales de Fleury*, tenez, voici pour manger. (p. 19)

Ce passage nous intéresse pour deux raisons. D'abord, nous sommes informés sur ce jeune homme qui vient d'entrer. Alors que la description de son apparence physique n'est pas vraiment utile, dans ce passage-ci, notamment dans le discours direct qui

¹ Dorénavant, nous citons toujours *L'Alouette aux nuages* (1935, Gallimard) par Maurice Bedel, à moins que ce soit indiqué différemment

² Dorénavant, nous indiquons aux passages plus longs et importants de *L'Alouette aux nuages* comme EX. n°

³ Dorénavant, les parties des phrases que l'auteur du mémoire veut souligner sont mises en italique

montre la vérité des paroles nous apprendrons plus sur lui. C'est aussi intéressant de noter ce que Voldemar décide de dire de lui-même. Ainsi, apprenons- nous son nom, son origine et ses convictions politiques. Cela nous donne une vague idée de lui, une idée qui sera bientôt précisée. Il est aussi indubitable qu'il est venu délibérément chez Monsieur Merlaud puisqu'il vient de l'étranger. Même s'il ne connaît personne en France, il n'y aucune raison d'y arriver par hasard, vu que Merlaud est le député d'une petite ville. Or, quand Voldemar entre à l'appartement de Merlaud, c'est le moment où l'histoire commence.

Deuxièmement et ce qui est captivant, cependant, c'est la fin du discours de Voldemar. La phrase finit par les points de suspension, ce qui signifie non seulement qu'il essaye d'exprimer ses pensées et qu'il n'y arrive pas aisément, mais qu'il est aussi coupé par son interlocuteur. En effet, c'est Monsieur Merlaud qui le fait. Couper son vis-à-vis est discourtois et il s'explique normalement par le désintérêt de l'interlocuteur à ce que l'autre veut dire, ce qui est aussi le cas ici. Après que Merlaud apprend que Voldemar vient de l'Estonie, nous avons l'impression qu'il se moque de lui. La raison pour cela pourrait se trouver dans le fait, qu'il semble à Merlaud de ne pas pouvoir tirer des avantages de cette connaissances, vu que Voldemar ne pourrait pas l'aider dans sa carrière politique, vu qu'il n'est pas français et donc il ne peut pas voter pour lui. Ce qui confirme cette hypothèse est que l'auteur coupe le dialogue entre Voldemar et Merlaud. Ainsi, Merlaud assume, prenant ses mots littéralement, que Voldemar veut de l'argent parce que celui-ci a *faim plus qu'il sait le dire*. Merlaud lui offre donc de l'argent en espérant que, de cette façon, il puisse se débarrasser de *cet étranger*, les mots qui ont ici une connotation dénigrante comme cela veut dire qu'un étranger ne peut pas avoir des ambitions intellectuelles.

Quand, enfin, Voldemar arrive à finir sa phrase, le lecteur découvre avec Merlaud que ce sont « les libertés démocratiques » dont il a faim et qu'il veut que Merlaud soit son maître. Nous apprenons le motif de Voldemar grâce au narrateur qui rapporte son discours:

EX. 2. Quoiqu'il fût embarrassé dans son discours, il conta avec une grande énergie de parole comment il était encore, la semaine précédente, étudiant en philosophie à l'Université estonienne de Tartu, comment un mouvement politique avait donné à son pays un régime d'autorité, comment il s'était élevé par des discours publics contre cette autorité-là, comment

on l'avait chassé de l'Université pour lui apprendre à se taire et comment il avait préféré le chemin de l'exil à la contrainte de la langue. (p. 20)

Il s'agit d'un moment important pour le récit. D'abord, ce passage, qui révèle la contrainte de la liberté d'expression, explique exclusivement la raison de la présence de Voldemar à Paris et son intérêt pour le sujet. Il faut également remarquer que la raison pour laquelle il est chassé de l'université, repose sur des discours publics contre l'autorité. Ainsi, Voldemar a-t-il un motif personnel qui est plus que la curiosité de savoir. En outre, à travers ce passage-là, l'auteur nous montre dans quelle mesure Voldemar s'oppose aux Français. Il vient d'un pays autoritaire vers un pays dont la devise est « Liberté. Égalité. Fraternité ». Cette opposition, qui se soulève plusieurs fois, entre lui et eux, même si elle est fautive comme nous l'apprenons au fil de l'histoire, il est crucial de saisir cette opposition, qui se soulève parce qu'elle inspire l'œuvre et sert du propos de l'auteur.

Enfin, Merlaud accepte d'être le maître de Voldemar parce qu'il trouve que Voldemar lui pourrait cependant être *utile* (p. 23). Ainsi, Voldemar commence-t-il ses études de la liberté chez Merlaud. Pour résumer, ce que nous savons jusque-là de Voldemar, c'est qu'il est estonien et il n'est plus étudiant en philosophie. Le choix de l'auteur de faire de Voldemar l'étudiant en philosophie, puis de le faire être chassé de l'université et enfin de l'envoyer à Paris pour apprendre la liberté est étrange. Il est étrange puisque bien qu'il y ait des divers points de vue à ce qui est la philosophie, on l'associe normalement à la raison, à la morale et à l'éthique. Tout cela est au contraire à ce qui se passe à Voldemar à Paris; à savoir, il va être entomologiste « par la faveur du libéralisme démocratique » (p. 36). Même si Voldemar ne sait rien de l'entomologie, il en est chargé aux laboratoires chez un professeur. Comme le dit Merlaud : « Vous étiez philosophe, vous serez entomologiste » (p. 31). Ainsi, il se révèle que Voldemar, qui est venu d'Estonie pour apprendre la liberté, un sujet qui fait partie de la philosophie, ne peut pas apprendre la philosophie en France non plus.

À Paris, Voldemar rencontre des personnes diverses et évidemment il faut l'introduire de nouveau. C'est soit lui-même qui le présente, soit les autres, normalement par Merlaud. Nous analyserons deux occurrences: d'abord, une des fois quand il se présente, qu'il y en a moins que les présentations faites par les autres, ensuite la présentation faite par Merlaud.

D'abord, Voldemar vient de rencontrer Mlle Jacquemine à qui il parle de l'alouette qu'il a vue et qui ne le croit pas parce que selon elle, il n'y a pas d'alouettes à Paris.

EX 3.

- Je suis un Estonien
- Un Estonien? Eh bien... Heu... Ah! Monsieur, pourquoi m'en informez-vous? [...]

[...]

- Ah! Mademoiselle, s'écria-t-il, je veux vous dire: j'étais tout à fait un Estonien, je suis un peu un Français: j'étudiais la philosophie, j'enseigne la science de l'entomologie; et Monsieur le ministre de l'Education me donne de l'amitié, et Monsieur le député Merlaud...
- Quoi? Vous connaissez Monsieur Merlaud?
- Monsieur le député Merlaud me donne l'enseignement sur la liberté démocratique. (p. 50-51)

Nous remarquons deux choses ici. D'abord, sans mentionner son nom, il informe Jacquemine d'où il vient. Vu que Jacquemine ne montre pas d'intérêt pour cela et quand il se présente de nouveau, il fait quelques modifications. Les changements entre le temps passé et présent expriment ce que Voldemar était ou pense d'avoir été et ce qu'il est actuellement quand il parle. Ainsi, nous observons qu'il utilise l'imparfait pour marquer qu'il n'est plus estonien et qu'il est déjà *un peu un Français*. Nous estimons que cela se passe parce qu'il veut s'assimiler à la société qu'il admire. Deuxièmement, il veut montrer qu'il est quelqu'un, qu'il est une personnalité. Même s'il est ou était étranger, il a des connaissances influentes comme Monsieur Merlaud et Monsieur le ministre de l'éducation. Cela a l'effet qu'il souhaite qu'il ait parce que nous voyons que Jacquemine en est étonnée, ce qui expriment les points d'interrogation. Enfin, il mentionne aussi qu'il apprend la liberté démocratique sans spécifier la raison. Ainsi, il se définit par les changements de lui-même et nous constatons que le sujet de la liberté est vraiment ce à quoi il tient.

Le deuxième cas illustre une des fois quand Merlaud introduit Voldemar. Dans ce passage, Merlaud et Voldemar vont au café Progrès à Fleury-sur-Claire, dans une petite ville dont les habitants Merlaud représente à la Chambre, pour rencontrer ceux-ci. Ce que dit Merlaud le suivant : « Bonjour, bonjour, [...]. Mes amis, voici Monsieur Voldemar, une victime de l'intolérance des ennemis de la démocratie. Il fallut conter l'histoire de Voldemar. » (p. 148)

D'abord, il faut faire remarquer comment Merlaud introduit Voldemar à ses électeurs. Ce qu'il est n'a aucune importance (étudiant, philosophe, entomologiste ou même qu'il est estonien, étranger) mais il est *une victime de l'intolérance des*

ennemis de la démocratie. Ce n'est pas même expliqué pourquoi ou comment. C'est vraiment général, ce qui signifie que les électeurs peuvent l'interpréter comme ils veulent. L'information à saisir d'ici, ce qui est la plus importante que les électeurs doivent savoir, c'est que Merlaud, leur député, est un bienfaiteur parce qu'il protège une victime de l'intolérance. Finalement, c'est de cette façon que Voldemar est utile pour lui et c'est la raison pour laquelle Merlaud consent à l'aider. Ce qui est fascinant, néanmoins, c'est ce dont nous informe le narrateur. Après la présentation de Voldemar faite par Merlaud, le narrateur continue par *il fallut conter l'histoire de Voldemar*. On utilise ici le verbe impersonnel - "falloir" - qui n'apporte pas d'information. En dépit du fait qu'il marque un devoir ou un besoin, nous ne savons pas qui aura besoin de le faire, même si nous pouvons assumer que c'est Merlaud. De même, nous ignorons ce que cette personne dit vraiment à propos de Voldemar.

Finalement, ces deux cas illustrent bien des divers rencontres qu'on trouve dans le livre. Ainsi quand les autres présentent Voldemar, ils le décrivent comme une personne malchanceuse. Qu'il soit un étranger persécuté qui vient dans un pays civilisé et alors il faut lui apprendre comment vivre et la présentation porte toujours la subjectivité en soi. Le motif pour cela est clair et analysé au-dessus : c'est le souhait de se montrer plus important. Par contre, si Voldemar le fait, d'habitude, il ne dit que les faits neutres : son pays d'origine, ce qu'il fait à Paris. Évidemment, lui aussi, il veut montrer qu'il est quelqu'un, comme nous l'avons vu dans l'exemple 3, cependant la tonalité est différente.

1.1.2. La personnalité de Voldemar

Ensuite, il faut s'intéresser de plus près à la personnalité de Voldemar qui évolue et change tout au long du récit. D'abord, nous apercevons qu'il conte *avec une grande énergie de parole* (ex. 2). De prime abord, cette remarque peut passer inaperçue, mais en réalité, elle contient une des grandes caractéristiques de Voldemar. Celui-ci est énergique, courageux et (au début) vraiment motivé, même parfois surexcité. Ces caractéristiques sont révélées plusieurs fois. Par exemple, après que Merlaud accepte d'être son maître de la liberté démocratique, Voldemar répond : « Ah ! Monsieur le député s'écria-t-il, je veux être attaché sur vous comme le cheveu sur la tête » (p. 23). Nous voyons que Voldemar a une énorme confiance en Merlaud et en la France

et pour tout cela, il peut donner une impression naïve et, par conséquent, stupide. Considérons le cas suivant :

EX. 4. Au fait, dit Merlaud, il faut que je te présente Voldemar...Voldemar, je vous présente à Monsieur le ministre de l'Éducation nationale.

Voldemar, à ces mots, *perdit le souffle* et prit l'apparence d'un automate : il claquait les talons l'un contre l'autre, il raidissait, les bras au long de ses flancs et il s'inclinait de telle façon que son buste et ses jambes faisaient un angle droit.

- Excellence... Excellence... balbutiait-il.

[...]

- Excellence ! répétait Voldemar toujours incliné. Si généreux vous êtes, Monsieur l'Excellence ! *Ma... Heu...Ma...*

L'émoi, le respect, la reconnaissance lui faisaient oublier la langue même de celui qui l'avait chargé de mission. Mais le ministre *se souciait peu de cet inconnu* qui le remerciait d'une décision ministérielle qu'il avait prise comme la plupart des autres sans connaître le texte au bas duquel il avait posé sa signature. (p. 83)

Dans ce passage, nous observons de nouveau comment on souligne la sensibilité de Voldemar. Celui-ci est tellement ému d'être introduit à Monsieur le ministre de l'Éducation, qui lui a donné l'opportunité d'être entomologiste, qu'il *perdit le souffle* et lui fait honneur. De surcroît, il commence à parler en estonien parce que c'est plus naturel pour lui et il n'y réussit même pas à le faire, ce que montrent bien les hésitations *Ma...Heu...Ma...* Ses émotions, que le narrateur aussi extériorise, semblent autant plus exagérées parce que le ministre *se souciait peu de cet inconnu*. Bref, il se moque de Voldemar et de sa gratitude.

Nous sommes d'avis que l'auteur a créé ce personnage hyperémotif pour mieux marquer la déception que celui-ci ressent plus tard car l'auteur voulait souligner l'opposition des émotions. Normalement, quand une personne est tellement émue par tous et surtout quand elle est reconnaissante, elle sera difficilement déçue parce qu'elle voit le bien même dans le mal. Quoi qu'il en soit, cela arrive à Voldemar. En réalité, Voldemar est beaucoup plus consciencieux qu'on pourrait le croire d'après les premières impressions.

1.2. Les pensées de Voldemar

Dans ce sous-chapitre, nous analyserons les pensées de Voldemar et ce qu'il exprime au sujet de la France et de la liberté. Avant de commencer, il faut attirer l'attention sur le fait que pour Voldemar, la France et la liberté sont presque les synonymes.

Ainsi, tous ce qu'il dit par rapport à la liberté, reflète également ses opinions sur la France. Nous les présenterons dans l'ordre chronologique parce que cela montre mieux l'évolution de ses réflexions.

Nous pouvons en distinguer deux étapes dont la première est liée à l'allégresse de ce que Voldemar attend de la France. La deuxième étape expose la déception qu'il sent parce que ni la France, ni la liberté française ne seront à la hauteur de ses espérances. De temps à autre, cette déception se fait sentir par l'ironie ; pourtant, nous n'approfondirons pas l'aspect ironique dans ce mémoire. Il faut remarquer que Voldemar, lui aussi, il aperçoit chez lui comme le lecteur est informé :

EX 5. [...] il se rappelait l'enthousiasme qui l'avait jeté dans les voies du démocrate Merlaud, et comment ce personnage qui lui paraissait si grand quand il le lisait à Tartu, lui avait semblé si petit des bras, des jambes et de l'esprit quand il l'écoutait à Fleury-sur-Claire. (p. 205)

Avant de commencer, il faut préciser que des personnes rencontrées, celles à qui il se fie le plus, sont Merlaud, le député, et Jacquemine, la fille parisienne. De Merlaud, Voldemar va apprendre la liberté politique française et de Jacquemine, la liberté individuelle (française). Nous donnerons leurs descriptions dans la deuxième partie du mémoire où nous expliquerons comment les Français voient la France.

1.2.1. L'Allégresse de Voldemar

Comme nous avons décrit au-dessus, Voldemar va à Paris pour apprendre la liberté française qu'il admire, sinon il n'y irait pas. C'est alors naturel que la première étape soit celle de l'allégresse. Ainsi, ayant survécu une situation de l'abus de pouvoir, Voldemar est reconnaissant d'avoir Merlaud comme son maître et d'être à Paris pour vivre vraiment cette liberté connue. En effet, il déclare : « Ah! Monsieur le député, s'écria-t-il en pénétrant chez Merlaud, il n'y a pas une démocratie plus excellente que la française » (p. 30). C'est donc ce sentiment qui le dirige dans cette première étape. Il faut noter, toutefois, que l'allégresse sera mélangée avec l'étonnement qui ne sera pas toujours un sentiment positif ou qui le rend plutôt perplexe.

Observons le cas suivant.

EX. 6. « Voilà, songeait Voldemar, des esprits fortunés : *tout leur est clair, tout leur est évident*, et de dix ou douze mots ramassés en une formule juste assez bonne à un physicien ils tirent une grande satisfaction du jugement. » (p. 60-61)

D'abord, il faut attirer l'attention au verbe utilisé - *songer* qui exprime le souhait d'être dans la même situation parce que ce n'est pas de cette façon chez lui. Il s'avère que Voldemar pense que le monde pour les Français est soit noir, soit blanc parce que *tout leur est clair et évident*. Par contre, ce n'est pas quelque chose de mauvais parce que nous voyons qu'il l'admire, comme le confirme l'adjectif *fortuné* après le nom *esprits*. C'est la langue aide à exprimer cette clarté. Cela observe aussi Johannes Semper: « Dans aucune autre langue que celle dans la langue française sont les fonctions des mots si logiquement fixées, les synonymes si précisés. Elle n'aime pas de langage vague, flou ou peu clair. » [Notre traduction] (1934 : 10) Que les pensées soient exprimées à travers la langue, cela signifie également qu'il apprécie la franchise des Français. Cela décrit bien le cas suivant.

EX. 7. Quelle indépendance d'opinion ! songeait Voldemar en lui-même. Quelle *franche conscience* ! Et le courage ! Quel courage ! Il a un ami, c'est sa vieille branche, ils sont attachés au même arbre ; et il vote contre lui, il casse la branche. (p. 84)

Avant de continuer, il faut expliquer ce qui s'est passé. Voldemar et Merlaud sont au Palais-Bourbon où Merlaud rencontre le ministre de l'éducation qui a trouvé un travail comme entomologiste pour Voldemar. Le pronom personnel *il* indique dans ce passage à Merlaud et *lui* au ministre de l'Éducation. D'abord, nous remarquons que la situation éblouit Voldemar, ce qui est exprimé par le verbe *songer*. Il ne s'habitue pas au fait qu'on peut être en désaccord avec quelqu'un et cependant s'entendre bien avec lui. Il le trouve courageux, ce que l'on peut interpréter par la confiance. La confiance de la part de Merlaud, que l'autre respecte son opinion et ne la laisse pas importuner son amitié. Deuxièmement, cette *franche conscience* se manifeste toujours par la langue. Au surplus, il est ébahi, d'abord, par le fait qu'il y a la possibilité de rester fidèle à ses principes et ensuite que cela vient si naturellement, ce qui revient à dire que être capable d'exprimer ce qu'on pense et faire ce qu'on veut est une habitude qui s'est déjà enracinée dans la société.

Quant à décrire la société, décrire la façon de penser et la morale d'une nation est ce qui bien aide à le faire parce que elles sont influencé par la culture et par l'Histoire et donc sont ceux que toute la nation peut partager et qu'une personne d'une autre

culture peut ne pas comprendre. Regardons une autre situation qui exprime l'épouvante de Voldemar.

EX.8. Quoi ? s'écria Voldemar, *la France est-elle donc un pays où rien n'oblige à rien, où personne ne doit à personne la compte de ses actes*, puisque Monsieur le député préfère le jeu de cartes et les boissons amères à l'étude des lois d'hygiène, puisqu'il dit cela avec une paisible voix, puisqu'il met sa préférence avant le... - comment appelez-vous cette sociale nécessité ? – le... le devoir ? (p. 63)

D'abord, l'étonnement de Voldemar est manifesté de nouveau par l'exclamation *quoi*. Même si celle-ci finit avec le point d'interrogation, Voldemar n'attend pas de réaction. Ce qui le trouble ici, c'est la réalisation qu'on peut faire ce que l'on veut parce que la France est *donc un pays où rien n'oblige à rien, où personne ne doit à personne la compte de ses actes*. Bref, il se demande si une personne n'a pas d'obligations qu'elle doit exécuter, vu que Merlaud ignore les siens de telle façon. Ainsi, comme on peut le déduire du passage, c'est que Merlaud décide de rester au café à la place de *l'étude des lois d'hygiène*. Même si cela n'est pas dit explicitement, nous pouvons noter que cela perturbe Voldemar. Ainsi, dit-il avec l'ironie, comme l'indique la question à la fin du passage mais à laquelle il n'attend pas de réponse, c'est le devoir que Merlaud ne fait pas. Incontestablement, c'est le manque du sens du devoir de Merlaud qui le déconcerte. Observons toute une autre situation qui pourtant coïncide avec celle que nous venons d'analyser.

EX.9. C'est permis, c'est défendu, dit Voldemar. Voilà ce que mes maîtres à Tartu appelaient une proposition morale établie sur deux données qui s'opposent. Et ils ajoutaient : « C'est oui ou c'est non ; ce n'est jamais oui et non. » Vous dites ici : « C'est oui et c'est non ; ce n'est jamais oui ou non. » Je ne comprends pas. (p. 73)

Dans ce passage, nous observons deux mentalités. Pour Voldemar, quant aux affaires morales, le monde a été noir et blanc jusqu'ici parce qu'il a été éduqué d'une telle façon. En effet, il dit: "C'est oui ou c'est non, ce n'est jamais oui et non". Il nous reste toutefois la question que comment on peut savoir si quelque chose est *oui* ou si c'est *non*. Nous ignorons comment il différencie le oui du non. Il est possible qu'il trouve la solution pour les différencier dans les règles, soit écrites, soit non-écrites. Par contre, il découvre qu'en France ce n'est pas le cas et il s'explique pourquoi le comportement de Merlaud dans l'exemple 8 le fait rester perplexe. C'est le devoir et la responsabilité de Merlaud d'apprendre ces lois. Pourtant, Merlaud pense qu'il n'en

a pas envie de le faire ce jour-là. Donc, c'est de cette manière que cela peut être en même temps oui et non. Avec cette décision, Merlaud prend la responsabilité de n'importe quelles conséquences qu'il puisse avoir à l'avenir pour ne pas faire son devoir. Toutefois, il semble que pour Voldemar il y a une hiérarchie et qu'il faut accomplir l'ouvrage pour laquelle on s'est inscrit. Assurément, il faut distinguer ce qui est vraiment important de ce qui est sans grande importance. C'est une des questions qui se soulève aussi dans l'exemple suivant et après celui-ci.

EX.9. Mais que les propos de ce maître d'école occupassent six cents législateurs, qu'ils missent en péril le gouvernement de la France, c'était ce qui apparaissait à un philosophe estonien comme un des éléments féeriques de la démocratie. (p. 89)

Alors que les habitudes décrivent la société, c'est aussi la société qui les (re)produit. Les écoles, et aussi le média etc., sont pour cela la meilleure manière de le faire parce qu'elles affectent le plus grand nombre des hommes que possible à la fois. Ainsi, ce qui se passe dans ce passage, ce que ce maître d'école, qui s'appelle Duray apprend, aux élèves que « l'idée d'une patrie est une rigolade » (p. 87), ce que les législateurs n'apprécient pas. Vu qu'il a l'incidence sur tant de jeunes esprits, nous comprenons la peur de ces législateurs. On ne nous explique pas pourquoi il pense ainsi ou quels sont ses raisons et cela n'est pas crucial de savoir dans cette partie du mémoire, il faut souligner cependant que six cents législateurs s'en inquiètent qui est un nombre vraiment grand. Ainsi, Voldemar est-il abasourdi de l'importance qu'ils accordent à cet événement, qu'ils se font du souci de l'influence mise aux jeunes au niveau national.

Comme le dernier exemple de l'allégresse et de l'étonnement, nous voulons rapporter ce que pense Voldemar sur la même situation, ce que n'est pas rapporté par le narrateur.

EX. 10. « *Les Français, songeait-il en lui-même, ont une haute idée des droits de l'homme. N'est-ce pas un magnifique évènement humain que ce débat sur la liberté de parole de Monsieur Duray ? Les plus grands esprits politiques de ce pays font là-dessus une discussion qui va jusqu'à la bataille. L'étude et le vote des lois sont arrêtés. Beaucoup de députés auront demain, après-demain aussi, un fort mal de tête qui les tiendra hors de travail. Peut-être Monsieur le Premier ministre de France sera-t-il renversé, et avec lui le ministre des Affaires étrangères qui traite justement la paix avec Mussolini, et le ministre de la Marine qui veut construire un cuirassé de vingt-six mille tonnes, et tous ces hommes hautement éminents qui*

sont en pleine entreprise de progrès, chacun dans sa partie. Ah ! ce n'est pas ainsi que les maîtres de l'Estonie entendent les libertés démocratiques. » (p.90)

Aussi, dans ce passage se révèle ce qu'il estime la situation d'être curieux dans sa contradiction et l'hypocrisie. D'abord, Voldemar remarque l'antinomie entre la liberté de parole et d'être puni pour ce que l'on dit. Même s'ils lui soulignent toujours qu'il est dans un pays libre dont la liberté de parole fait une grande partie, ils agissent contre leurs mots. Deuxièmement, il s'émerveille de nouveau que l'événement sera à la même hauteur que les actions des ministres.

Somme tout, Voldemar est vraiment enthousiaste d'être en France et d'être inondé par le. Toutefois, avant de continuer, il faut y révéler une remarque faite par le narrateur : « Mais Voldemar, depuis qu'il était possédé de l'esprit de liberté, marquait beaucoup d'indifférence à l'honnêteté professionnelle et ne faisait point d'effort pour justifier la faveur ministérielle dont il bénéficiait » (p.113). Ainsi, voyons-nous que la liberté lui rende également

1.2.2. La déception

D'abord, il faut marquer que la déception n'arrive pas de repente. Nous observons ce genre des pensées plus tôt dans l'histoire et aussi dans cette sous-sous- chapitre que nous avons intitulé *L'Allégresse*. Par exemple, une fois quand Voldemar est témoin d'une manifestation où on chante de la massacre des chefs qu'il respecte, il commence à avoir peur, même s'il est préoccupé principalement de son état, et il se demande: « Hélas!les Français sont-ils aussi fous que les Estoniens? » (p. 85) Donc, il lui semble affreux que les Français veulent faire la révolution pour changer le gouvernement parce que Voldemar n'en a que bénéficié. Ainsi, il ne comprend pas le mécontentement des Français. De surcroît, le gouvernement est formé par le vote majoritaire du peuple majoritairement et par conséquent, la réalité devrait refléter dans une certaine mesure le choix du peuple. Il faut indiquer, cependant, que l'insatisfaction est normalement manifestée plus fort que la satisfaction. Normalement, parce que ce n'est pas le cas en Estonie de Voldemar. Cette phrase est également censée pour faire les Français réfléchissent aux similarités entre deux pays et cultures.

L'instant critique, c'est-à-dire une sorte de révélation pour Voldemar se révèle quand il aide Mlle Dasne, la secrétaire de Merlaud à marquer dans les journaux les opinions pour et contre la politique de Merlaud et celle du gouvernement.

EX.11 Mais, disait Voldemar, pourquoi les journaux que je vois dans toutes les mains quand je prends le métro *font-ils le combat* à la politique du gouvernement et les journaux que personne ne lit font-ils la louange de cette politique ? Est-ce que la presse est le miroir de l'opinion, comme nous avons en Estonie le nationaliste *Päevaleht*, le radical *Vaba Maa* et l'agrarien *Kaja* ?

[...]

- Eh bien, poursuivait Voldemar, si les journaux ressemblent à l'opinion, pourquoi cent mille et cent mille sont-ils lus par les Français qui ne pensent pas pareil que le gouvernement, et dix ou douze sont-ils lus par ceux qui pensent pareil.

[...]

- Puisque, disait Voldemar, le gouvernement représente la majorité des Français, les journaux qui sont lus par tout le monde devraient avoir l'opinion de la majorité, ce qui est à dire l'opinion du gouvernement. Je ne comprends pas. Et vous ?

- Je n'y ai jamais réfléchi, disait Mlle Dasne. Vous savez, dans un pays où les femmes ne votent pas....

- Il faut réfléchir ensemble, dit Voldemar. C'est un curieux problème démocratique. (p. 132-133)

Ce que nous remarquons ici, c'est que l'opinion du peuple et celle du gouvernement sont différentes et pas dans une manière que seulement un petit groupe pense autrement, comme le constate Voldemar. Il y a beaucoup plus d'eux qui sentent le mécontentement contre le gouvernement que d'eux qui sont contents. En fait, il ne s'agit pas seulement le mécontentement. L'expression que Voldemar utilise, c'est *faire le combat* qui porte des émotions beaucoup plus fortes en soi. Enfin, ce que Voldemar appelle *un curieux problème démocratique*, cela en est vraiment. Il faut ainsi nous demander pourquoi l'opinion du peuple du gouvernement dans la presse est différente de celle dans la réalité. Bien qu'il y ait la liberté de presse et de parole, la situation nous laisse à réfléchir à la contradiction que la situation contient et c'est aussi cela qui fait Voldemar à regarder la France différemment.

Grâce à l'explication qui donne le narrateur, le lecteur apprend aussi ce qui a étonné Voldemar dans une manière négative: « A lire ces papiers, à considérer ces dessins, on eût pu croire que la France n'était plus rien qu'un vieux petit pays déchiré par les luttes des partis, livré aux aigrefins comme un fruit aux vers. » (p. 141) Cela nous dirige au cas suivant.

EX. 12. Quoi! se disait Voldemar, le pays des libertés démocratiques est-il vraiment malade malgré le bon médecin Monsieur Merlaud, malgré Monsieur le ministre de l'Education qui donne si généreusement des missions? Est-ce que la France est comme dans *le Républicain de Fleury*? Est-ce qu'elle est comme dans ces journaux de Paris qui en font un portrait affreux? (p.141)

Ainsi, la France que Voldemar a vue jusque-là à travers ses yeux, à travers les yeux de Merlaud et de Jacquemine et des autres n'est pas celle qu'il a pensé qu'elle sera. En réalité, il y a beaucoup de conflits et actuellement, Voldemar le comprend. Évidemment, il n'est pas content avec cela qu'il fait cette découverte et cela le choque, ce qui est exprimé par *quoi!*. Ce qui nous pourrait faire curieux, c'est qu'il appelle la France *malade malgré le bon médecin Monsieur Merlaud*. Nous remarquons un paradoxe. Ainsi, il trouve que la France est malade mais il appelle Merlaud également un bon médecin. Le paradoxe se repose sur la façon de penser que d'habitude, le médecin soigne après qu'on découvre la maladie. Ici, c'est le contraire. Ainsi, jusque-là, Voldemar pense que c'est Merlaud qui va résoudre ses problèmes concernant la liberté politique. Tout à coup, il trouve que le peuple français ne pense pas dans cette manière et que presque personne n'est satisfait avec le gouvernement et ainsi, Merlaud n'est plus le médecin mais la maladie.

Enfin, nous constatons que ce que Voldemar admire au début, l'indépendance des Français de faire comme ils veulent personnellement à ce moment-là sans réfléchir à l'avenir ou de ce qui se passe ailleurs, commence à le déranger. Ainsi, Voldemar trouve-t-il: « Holà, holà ! faisait-il en lui-même, je n'entends plus rien à rien. La liberté, est-ce donc l'ignorance ? [...] » (p 177). De nouveau, il faut nous rappeler que Voldemar juxtapose la France et la liberté et pour lui, ceux-ci sont les mêmes. Cette ignorance peut s'interpréter plutôt comme l'indifférence. Comme nous informe le narrateur de ce que Voldemar fait après ses pensées:

EX. 13. Abandonnant les démocrates à leurs histoires de plaques de rues, il ouvrit un journal qui traînait sur la banquette. L'on y traitait de grands sujets de politique extérieure: l'on y montrait l'Allemagne offrant à la Pologne la vaste Ukraine et le port d'Odessa conquis sur les gens d'U.R.S.S., tandis que la Pologne renonçait à son corridor, à Gdynia, et laissait à ses nouveaux amis liberté de s'ébattre vers la Lithuanie, la Lettonie, l'Estonie. (p.178)

Aussi, nous constatons que le défaut de connaissance ne peut pas être le problème ici. Ce qui se déroule est dans les journaux disponibles à tous et il ne faut que faire

attention à cela. Plutôt, il faudrait demander pourquoi cette indifférence s'est présentée.

EX. 14 « O violence des temps ! se disait Voldemar. *De tous côtés*, de conflits plus grands que les hommes, plus forts que les lois de nature, menacent l'humanité de destruction et peuvent, d'un instant à l'autre, *réduire en poussière l'aimable ville de Fleury* avec son café du Progrès, son arroseuse, ses pompes à essence et les collections de bonnets de Monsieur Longepierre. Cependant, *Monsieur Merlaud et ses amis fument la cigarette et boivent l'apéritif* en faisant des disputes sur le nom d'une petite place, triste et déserte, où je n'ai jamais vu bouger que les brins d'herbe poussant entre les pavés. Ah ! la démocratie est faite de beaucoup d'ignorance, cela est vrai, mais aussi de beaucoup de confiance que les choses sont au mieux, que tout s'arrange et que le malheur, étant un événement imprévisible, il est préférable de n'en parler qu'au jour où il apparaît. *C'est bien agréable...* » (p. 178-179)

Voldemar, donc, qui au début est présenté candide s'avère d'être vraiment une personne consciencieuse. Dans le passage nous observons le trouble en Voldemar. Bien qu'il y ait une menace bien visible *de tous côtés*, *Monsieur Merlaud et ses amis* l'ignorent. Son inquiétude est plus compréhensible si nous nous rappelons qu'ils sont eux qui dirigent le pays mais qu'ils ne prennent pas en compte que la situation actuelle en Europe peut détruire leur vie, comme Voldemar l'exprime *réduire en poussière l'aimable ville de Fleury*. De plus, Voldemar réfléchit à la question de l'ignorance qui semble d'être plutôt celle du déni. Ce qui est captivant, c'est qu'il trouve que l'ignorance est causée par la démocratie qu'il respecte avec envie. Enfin, la fin du passage indique au ton ironique sur la situation. Incontestablement, il ne trouve pas que celle-ci soit *bien agréable*, plutôt il s'agit d'une remarque dérisoire et triste, cachée dans l'ironie.

2. La France vue par les Français

Dans la deuxième partie du mémoire, nous analyserons quelques points de vue sur la France par les Français que le personnage de Voldemar rencontre. Comme nous avons déjà mentionné, le personnage de Voldemar est surtout influencé par Merlaud et Jacquemine. Par conséquent, nous nous consacrerons à eux, mais nous regarderons aussi ce que les autres personnages ont à dire sur ce sujet. D'abord, nous en donnerons leurs descriptions pour mieux comprendre pourquoi ils pensent ainsi, puis ce qu'ils disent.

2.1. Le personnage de Merlaud

2.1.1. La description de Merlaud

La première fois que nous rencontrons Merlaud, le député socialiste, c'est au premier chapitre après l'introduction : « Ce matin-là, Merlaud, dans son petit appartement de la rue Jacob, à Paris, répondait aux lettres de ses électeurs. C'était un grand travail [...]. » (p. 17) D'abord, l'adverbe de temps *ce matin-là*, indique le jour quand Merlaud rencontre Voldemar et que l'histoire commence. Ce qui est important, néanmoins, c'est qu'on nous donne l'impression que Merlaud est une personne qui travaille dur et qui tient à ses électeurs parce qu'il prend la peine de leur répondre personnellement, bien qu'il ait la secrétaire. Même quand Voldemar entre, Merlaud ne lui jette pas même un coup d'œil et continue à travailler. Ainsi, nous voyons qu'il est dévoué à son travail et qu'il est fidèle à ses électeurs. D'autre part, comme nous avons déjà remarqué dans la première partie consacrée à Voldemar, il ne tient pas compte de ceux qui ne peuvent pas être utiles pour lui.

Observons le cas suivant, quand Voldemar exprime qu'il a faim et que Merlaud lui donne de l'argent. Voldemar n'accepte pas l'argent parce que ce qu'il veut « n'est pas acheter », ce à quoi Merlaud répond : « [...] *tout est à vendre, tout est à acheter*. Mais que désirez-vous? » (p. 20). Comme nous le savons déjà, ce sont des libertés démocratiques qu'il désire. La réaction de Merlaud est néanmoins remarquable même si nous pouvons voir que le fait que Voldemar ne veut pas d'argent étonne Merlaud de façon positive. Alors, si *tout est à vendre, tout est à acheter*, cela veut dire que Merlaud est prêt à abandonner ses principes s'il peut profiter du résultat. Par

conséquent, ce n'est pas vraiment possible de savoir ce qu'il imagine parce qu'il peut tout laisser s'il y a une enchère supérieure.

Ceci dit, il est d'accord pour être le maître de Voldemar, même s'il a des doutes au début. Comme en témoigne le narrateur :

EX. 15. Il expliqua encore que le nom de Merlaud était cher aux étudiants de Tartu et que les discours de ce grand ami *du peuple ouvrier* étaient sur les lèvres de *tous les prolétaires estoniens au temps où ces lèvres-là n'étaient point cousues. A mesure que Voldemar parlait, Merlaud prenait de la taille. [...]* L'éloquence des autres quand elle le flattait et sa propre éloquence qui le flattait toujours avaient pour effet de la grandir, si bien que, *semblable au serpent que la musique de la flûte dresse et cabre, [...]*. (p. 21)

Il faut remarquer deux choses dans ce passage. D'abord, ce que dit Voldemar et puis la manière dont Merlaud réagit. Premièrement, l'histoire que raconte Voldemar nous est rapportée par le narrateur. Ce n'est pas seulement quelques compliments, mais Voldemar fait l'éloge de Merlaud. Ainsi, indique-t-il que Merlaud est très estimé en Estonie, qui est effectivement un petit pays jeune et inconnu, situé loin de la France, précisément par les prolétaires *au temps où ces lèvres-là n'étaient point cousues*. Cela signifie que *le peuple ouvrier* est opprimé par le gouvernement, mais que Merlaud et ses idées qu'on ne nous expose pas affectent *tous les prolétaires*. Ainsi, comprenons-nous pourquoi Merlaud accepte d'être le maître de la quête de Voldemar pour comprendre la liberté. Voldemar lui déjà donne l'impression d'être le protecteur des victimes et cela flatte Merlaud. Celui-ci voit aussi qu'il peut utiliser cette image à son avantage. Deuxièmement, il est naturel que Merlaud soit flatté, mais le tableau peint par le narrateur dépasse le niveau d'une flatterie. Ainsi, *Merlaud prenait de la taille [...] semblable au serpent que la musique de la flûte dresse et cabre*. Cette comparaison explique la raison pour laquelle Merlaud accepte d'avoir Voldemar comme disciple : il le fait grâce aux flatteries faites par Voldemar. Enfin, il ne s'agit pas seulement de l'éloquence et du charme de Voldemar. Pour preuve, le lecteur sera informé : « [...] quelques secondes suffirent à lui persuader qu'il lui serait aisé de tirer de ce jeune étranger de bons et beaux profits électoraux : il le produisait dans les réunions publiques, il l'exposait à ses électeurs comme une victime de l'intolérance de ses adversaires, [...] » (p.22). Finalement, l'arrière-pensée de Merlaud ne sera pas cachée et plutôt bien montrée.

2.1.2. Les pensées de Merlaud

Avant de commencer, il faut rappeler que Merlaud est politicien et donc, dans ce sous-chapitre, nous analyserons des pensées sur la liberté politique et sur le système politique français.

Au préalable, il faut remarquer que les deux personnages pensent que la démocratie française est la meilleure. En effet, cela est établi dès le début dans le dialogue suivant entre Voldemar et Merlaud : « [...] il n'y a pas une démocratie plus excellente que la française. - Vous dites vrai, répondit Merlaud. Chacun *peut* y faire sa vie, et vous y ferez la vôtre. » (p. 30) Ainsi, Merlaud trouve-t-il, comme Voldemar, qui n'en a qu'entendu parler, que la démocratie française est la meilleure parce que tout le monde y a la possibilité de bien vivre et de vivre comme il veut, comme l'exprime le verbe *pouvoir*. Nous voyons également qu'il est sûr que Voldemar a la même chance de réussir que les Français bien qu'il soit étranger. La confiance de Merlaud vient du fait que c'est lui qui va l'aider. Même si c'était le ministre de l'Éducation qui a trouvé une place pour Voldemar dans les laboratoires comme entomologiste, c'était Merlaud qui lui a parlé de Voldemar. Même s'il se peut que Merlaud raconte de Voldemar parce qu'il ne veut que montrer son influence dans des pays étrangers, la raison pour laquelle ils ont décidé de lui donner une place dans un laboratoire d'entomologie reste obscure. Tout cela en dépit du fait que Voldemar ne soit pas un entomologiste. Bien que Merlaud ne le sache pas au moment où la place lui est attirée, il savait que Voldemar était étudiant en philosophie. En outre, il nous semble que le fait que Voldemar n'en connaisse rien n'aurait pas eu aucune importance. En effet, quand il le dit à Merlaud, celui-ci répond : « Qu'importe ! [...], nous sommes ici en république et la république donne à la pureté des sentiments républicains le pas sur la solidité des compétences professionnelles. » (p. 31) et il répète aussi son idée plus tard quand il dit : « Il n'est rien de plus aisé que de s'improviser spécialiste en telle matière où les profits et les honneurs vous attendent, pourvu qu'on s'y donne avec un esprit vraiment républicain » (p. 32).

Premièrement, nous constatons ce que nous avons déjà expliqué tout le monde peut faire sa vie en France, que malgré l'absence des connaissances, il y a toujours la possibilité de réussir dans la vie professionnelle. Deuxièmement, ce qui est plus inquiétant cependant, c'est que pour Merlaud, les capacités n'ont pas la même

importance que d'avoir les mêmes idées que lui et qu'on peut faire carrière si on connaît les bonnes personnes et si on pense comme les chefs.

Observons un autre dialogue avec Voldemar:

EX. 16

- Les Français, dit Voldemar, sont de curieux hommes : ils parlent sur tout, est-ce donc qu'ils savent tout ?
- Mon ami, dit Merlaud, *pour voter librement il faut tout savoir ; or, les Français votent librement ; donc ils savent tout.* (p. 60)

D'abord, une des caractéristiques de la démocratie est le droit de voter librement, mais elle est également une responsabilité. Comment choisir nos représentants, qui doivent à leur tour prendre des décisions éclairées et justes ? La meilleure manière serait de le faire à partir d'autant d'information que possible. Ainsi, Merlaud inverse la logique sans avoir d'arguments pertinents. En même temps, c'est une approche dangereuse de penser qu'on sait tout. Cela peut mener ces personnes à croire qu'elles ont toujours raison et à refuser de voir un autre point de vue, à ne pas écouter d'autres opinions parce qu'il n'y a aucune raison pour le faire.

Observons un autre cas concernant les priorités. Voldemar et Merlaud sont au café des Saint-Pères, en train de boire et fumer quand Merlaud découvre que la Chambre siège, mais décide de rester au café. Lorsque Voldemar réclame comment c'est possible de ne pas y aller, on lui raconte qu'il y a les boîtiers « ce qui évitait les déplacements ennuyeux » (p. 63).

EX. 17. D'ailleurs, ajouta Merlaud, la séance d'aujourd'hui *est sans intérêt* : ils discutent un projet de loi sur *quelque chose comme l'hygiène de la première enfance*. On fut d'accord qu'un député *n'avait pas de temps à perdre à des histoires de nourrices et de biberon et l'on décida de faire une manille.* (p. 63)

En premier lieu, nous sentons de l'indifférence chez Merlaud pour le sujet. Pour preuve, il dit que *c'est sans intérêt*. C'est curieux qu'il considère que ce sujet n'a aucune valeur, vu qu'il s'agit de la santé des enfants, un sujet qui est crucial pour le bien-être d'une nation. Ainsi, appert-t-il qu'il n'a pas de valeur pour lui parce qu'il n'en bénéficie pas. Il n'a pas de temps à *perdre* pour cela, bien qu'il ait du temps pour boire au café avec ses amis et jouer aux cartes. Étonnamment, il utilise *on fut d'accord*, ce qui veut dire que personne n'en tient compte de ce genre des sujets. La

réaction de Voldemar n'est pas surprenante : il est stupéfait de cette indifférence et le fait que l'on peut faire ce que l'on veut sans penser aux obligations. Pour cela, Merlaud constate : « Voldemar, oublieriez-vous déjà que vous êtes chez un peuple libre ? » (p. 63) Donc, il semble que pour Merlaud, la liberté signifie faire ce qu'il veut et le devoir, notamment ce devoir qu'il trouve ennuyeux, sans valeur, soit mineur.

Comme voter librement est un des traits de la démocratie, c'est aussi le cas de ne pas tolérer l'abus de pouvoir. Analysons le cas suivant. Voldemar et Merlaud sont allés au Palais-Bourbon où se trouvent les collègues de Merlaud. Ceux-ci veulent faire tomber le ministère. La justification est donnée par Merlaud :

EX. 18. Le président du Conseil dans son discours d'hier, *a employé deux fois le mot autorité* : c'est une trahison. Si, au bout de trois mois, *un gouvernement parle de gouverner*, où allons-nous ? [...] Eh bien, mon ami, nous allons à *la tyrannie*. (p. 81-82).

D'abord, nous voyons que le sens de la liberté est vraiment fort chez eux. De cette manière, le mot « autorité » pose déjà un problème. En outre, le passage *si au bout de trois mois, un gouvernement parle de gouverner, où allons-nous* a une connotation négative. En même temps, même si Merlaud ne le prend pas compte, elle montre aussi l'attitude ironique des Français par rapport au rôle de gouvernement. Celui-ci devrait gouverner, c'est-à-dire diriger les affaires du pays. Par contre, Merlaud trouve que cela implique à la tyrannie parce que c'est un abus d'autorité qui ne correspond pas à l'idée d'un pays démocratique.

Pourtant, nous remarquons comment l'abus d'autorité est un terme pas précis pour Merlaud vu que celui-ci l'utilise comme lui convient. Rappelons que Voldemar est chargé aux laboratoires d'entomologie et il prend la place de quelqu'un beaucoup plus hautement qualifié parce qu'il connaît ceux qu'il faut. Regardons la situation.

EX. 19. D'une voix qui tremblait il apprit à Voldemar que le président du Conseil couvrait le ministre de l'Education nationale, lequel avait approuvé la décision prise par un inspecteur de l'Enseignement primaire de déplacer l'instituteur de Vieilleville-les-Dames, nommé Duray, pour l'envoyer à Lusignac-sur-Plane. -Nous ne tolérons pas un pareil abus d'autorité, dit-il. (p. 86)

D'abord, le pronom personnel *il* désigne à Merlaud qui est frustré comme en indique *une voix qui tremblait*. Enfin, on peut y constater une similitude entre l'affaire de Duray et celle de Voldemar. Dans les deux cas, il y a l'abus de pouvoir, sauf que Merlaud ne le voit pas de cette façon. Il se peut qu'il ne le trouve pas que c'est équivalent au cas de Duray. Même si c'est vrai, c'est toutefois hypocrite de lui. Cette hypocrisie peuvent également être constatée pour une autre fois, après que Voldemar lui demande pourquoi tant de députés s'en soucient (à voir aussi l'exemple 9), Merlaud constate: « Parce que... parce que... faisait Merlaud dans sa colère, parce que, au pays des Droits de l'Homme, l'homme a tous les droits et surtout celui de s'exprimer librement » (p. 87). Mais plus important de cette hypocrisie, vu que dans cette manière il ne faut pas punir Duray non plus, c'est le fait qu'il appelle la France le *pays des Droits de l'Homme* où *l'homme a tous les droits*. Ce qui est curieux, c'est qu'il nous souligne les droits mais en même temps, il oublie les obligations qui s'ajoutent aux privilèges d'avoir les droits.

2.2. Le personnage de Jacquemine

Dans ce sous-sous-chapitre nous nous intéressons du personnage de Jacquemine. Jacquemine est l'autre personnage français dans le livre qui a beaucoup d'influence sur Voldemar.

2.2.1. La description de Jacquemine

Avant de commencer, il faut marquer que nous rencontrons Jacquemine Jardin avant que le fasse Voldemar. Nous apprenons que Jacquemine est une parisienne de 18 ans qui n'a jamais quitté Paris. De plus, elle est forcément liée à la rue Jacob et à son quartier. Cela ne veut pas toutefois dire qu'elle est apathique. Au contraire, elle est décrite comme étant, entre autres, *tout en vivacité de gestes, en élans de curiosité, impatiente et mobile* (p. 45).

Au moment de la rencontre de Voldemar et Jacquemine, il lui dit qu'il vient de voir une alouette dans la rue Jacob. Vu qu'elle a habité toute sa vie dans cette rue, elle refuse de le croire parce qu'elle n'y a jamais entendu l'alouette. Quand Voldemar insiste que cela est vrai, elle répond : « Je comprends que vous ne connaissez pas les oiseaux de Paris [...] » (p. 49). Ainsi, nous constatons que malgré sa curiosité du

nouveau, elle est vraiment sûre d'elle-même, au point de ne pas considérer ce que les autres ont à dire.

Nous constatons cette certitude aussi quand elle entend que Voldemar est en France pour apprendre sur la liberté et elle dit sans hésitation : « La liberté, [...], *moi je peux vous en parler* » (p.51). Voldemar ne doit pas le demander, c'est Jacquemine qui le propose et elle n'attend pas de réponse. Cette phrase porte bien en soi la personnalité de Jacquemine et il y a deux éléments qui l'expriment: le pronom personnel *moi* et le verbe *pouvoir (je peux)*. D'abord, le pronom personnel *moi* qui souligne que c'est effectivement Jacquemine qui sait en parler. Deuxièmement, le verbe *pouvoir* à l'indicatif ne laisse pas de doutes qu'elle ne serait pas capable de le faire. Par contre, elle ne veut pas apparaître comme quelqu'un d'arrogant, elle ne s'exprime que sincèrement.

L'importance de la rencontre entre Jacquemine et Voldemar est même marquée par le narrateur. Comme celui-ci indique : « C'était à croire que le destin, [...] avait [...] afin que la rencontre d'un jeune homme venu d'Estonie et d'une jeune fille demeurant rue Jacob donnât naissance à la suite d'aventures [...] » (p. 47). Enfin, cette importance se trouve dans l'opposition des natures de deux personnages. C'était la chance pour Voldemar, comme remarque de nouveau le narrateur, que sans Jacquemine : « Voldemar n'eût peut-être jamais connu de la France que Merlaud, ce qui est peu, ou M. le professeur Jubier, ce qui n'est guère » (p. 48). Ainsi, Jacquemine qui est une fille ordinaire va-t-elle aussi donner des leçons de la liberté (individuelle) à Voldemar, qui sont différentes de ceux de M. Merlaud, mais pas moins importantes.

2.2.2. Les pensées de Jacquemine

Ensuite, nous analyserons des pensées exprimées par Jacquemine sur la liberté et par conséquent, sur la France. Il se trouve que le principe de Jacquemine concernant la liberté est déjà exprimé dans la première pensée qu'elle prononce. Observons la situation :

EX. 20. [...] La liberté, Monsieur l'Estonien, *c'est dans la tête qu'elle demeure*, c'est par la langue qu'elle s'achemine et par les lèvres qu'elle sort quand elle a fantaisie de prendre l'air. *Je parle, je suis libre*; ma pensée va son train, *je dis ce que je sais, ce que je sens*, qu'il fait beau, qu'il fait bleu, que le soleil de mai tourne les idées, que rien

n'est plus agréable que de bavarder sur une marche d'escalier, je le dis, je le chante. (p. 51-52)

D'abord, elle trouve que la liberté *demeure dans la tête*. C'est une remarque intéressante qui peut s'interpréter comme l'idée que la liberté est en fait quelque chose que quelqu'un d'autre ne peut pas prendre de personne parce qu'elle se trouve en personne elle-même. Il s'agit de la liberté de pensée qui est liée à la liberté d'expression, à ce qu'on peut dire ce qu'on vraiment pense. En effet, elle continue par *je parle, je suis libre*. Ces deux déclarations sont parallèles et équivalentes, comme le prouve la virgule. Elle est libre d'exprimer ce qu'elle pense, la situation différente de celle de Voldemar en Estonie. De surcroît, elle dit *je dis ce que je sais* et par conséquent, les autres ne peuvent pas en douter non plus. Par contre, il faut souligner qu'elle ne déclare pas qu'elle sait tout. Elle continue :

EX. 21.[...] parler pour soulager la tête de tous les oui, le non, les pourquoi, les comment, qui s'y forment et s'y groupent sans répit ; *parler pour s'entendre vivre*, pour se faire du bruit autour de soi, pour se sentir libre, Monsieur l'Estonien, libre, vous comprenez, libre d'être fou, d'être sage, d'être gai, d'être sot et *de ne point s'en cacher aux autres*. Voilà. (p.52)

Nous témoignons ce qui est la liberté d'expression selon Jacquemine: c'est d'être soi-même, avec toutes les opinions et il ne faut pas être gêné ou effrayé de cela, comme le dit Jacquemine *de ne point s'en cacher aux autres*. Ainsi, pour qu'elle se sente libre, elle doit avoir la possibilité de rester fidèle à elle-même.

Observons une autre situation qui s'avère d'être un des moments le plus révélatif à propos de la liberté française apporté par Jacquemine. Voldemar va au marché avec Jacquemine pour la première fois en France, l'expérience qui est très différente de celle d'y aller en Estonie où tout est selon les règles. Par contre, à ce marché français, les balances sont sous un angle et l'hygiène n'est pas principale. À preuve, une femme d'un balcon secoue un tapis poussiéreux sur les alimentaires qui se trouvent au-dessous. Par conséquent, à l'interrogation de Voldemar sur la légitimité de ce comportement, Jacquemine répond : « C'est défendu quand l'agent vous voit, c'est permis quand il ne vous voit pas » (p. 73). Ainsi, appert-il que les règles peuvent être contournées et les citoyens ont le droit de faire n'importe quoi

jusqu'alors ils ne se font pas prendre. La raison pour cela est aussi expliquée plus tard par Jacquemine.

EX. 22

- Il ne comprend pas, il ne comprend pas ! faisait Jacquemine en riant, *c'est pourtant clair*. Vous oubliez, Monsieur, que vous êtes ici en pays de liberté.

- Eh bien, la liberté ?

- La liberté ? *C'est de faire ce qu'il vous plaît : d'abord, tout ce qui est permis...* Mais il en est de même dans votre pays, je suppose ?

-Heu... fit Voldemar.

-Comment ? Ce qui est permis est défendu ?

- Bien souvent.

- Comment c'est curieux ! Chez nous, c'est le contraire : *ce qui est défendu est toujours permis*.

- Vous dites ?

- Que ce qui est défendu par les lois, les décrets, les ordonnances de police, par les gardiens de square, par les maîtresses d'école, par les contrôleurs d'autobus, de métro, tout cela est permis.

- C'est l'anarchisme, dit Voldemar

- Non, dit Jacquemine, c'est la liberté. (p. 74)

D'abord, Voldemar est désorienté par cette déclaration parce que normalement les règles existent pour que la société fonctionne et c'est pour cela qu'il trouve la négligence des lois par les Français comparable à l'anarchisme. Par contre, Jacquemine ne pense pas de cette manière parce qu'il existe toujours des règles coutumières dans la société que tout le monde suit et les situations décrites le prouvent. Il faut constater que la société fonctionne quand même, malgré le fait qu'ils violent les lois. Pour elle, la liberté c'est *de faire ce qu'il vous plaît*. Ainsi, en France, dans un pays de la liberté et où une personne est libre si elle fait ce qu'elle veut. C'est une attitude assez égoïste même s'il semble de fonctionner. En outre, Jacquemine marque que *ce qui est défendu est toujours permis*, l'idée qu'elle précise plus tard:

EX 23. Voyez ces passants qui traversent le boulevard hors de passages cloutés ; et celui-ci qui déchire son journal en deux et jette ces feuilles désormais inutiles au milieu du trottoir ; et cette concierge qui vide au pied d'un jeune arbre de bordure un plein seau d'eau savonneuse ; *ils sont tous en défaut*. Voyez cette auto dont le numéro arrière, couvert de boue sèche, est illisible ; ce camion qui laisse sur son passage une fumée malodorante : leurs chauffeurs défient les règlements, et les agents ne les sifflent pas. *C'est ainsi que nous*

sommes, Monsieur. Papa dit que c'est la fin de tout et qui si cela continue, la France tombera aux mains d'un dictateur. Ce serait assez drôle. [...] A notre tour, nous lui apprendrions: vous le verriez désobéir à l'autorité, pour rien, pour le plaisir. (p. 76-77)

Alors, nous voyons que cette idée est assez polémique. Comment c'est possible que ce qui est défendu soit toujours permis. De plus, Jacquemine admit qu'*ils sont tous en défaut*, que ce n'est pas la manière de se comporter. Toutefois, ce qu'il faut souligner, c'est la fin du passage. D'abord, Jacquemine note que *c'est ainsi que nous sommes* qui veut dire que c'est la manière d'agir des Français. Elle ne considère pas de l'être ni bon, ni mauvais, elle ne constate que c'est ainsi. Pourtant, il se peut qu'elle ne pense pas qu'ils pourraient ou même devrait le changer parce que c'est un trait français. Deuxièmement, elle pense que vivre sous la dictature *serait assez drôle*. Elle ne le prend pas ni dangereux, ni sérieux. Pour elle, cela ressemble à un jeu, comme elle dit : *désobéir à l'autorité, pour rien, pour le plaisir*. C'est une idée un peu absurde et pas réel parce que normalement, les gens ne désobéissent pas à l'autorité sans raison. Il est à noter toute une autre situation qui se passe mais dans laquelle la déclaration faite par Jacquemine peut expliquer sa façon de penser et pourquoi elle ne le trouve pas bizarre. Voldemar va à la forêt avec Jacquemine, sa famille et ses amis.

EX. 24

- A la forêt ? dit Jacquemine. Pour déjeuner sur l'herbe ? Et de quoi vous nourrissiez-vous dans ce pays d'ours et de loups ?

- De beaucoup d'idéales rêveries.

-Oh ! fit Jacquemine, avec nous vous ne rêverez pas. (p. 102)

D'abord, de nouveau, nous rencontrons le motif de la faim pour quelque chose d'autre que pour la nourriture. Dans ce passage Voldemar parle non seulement de lui-même mais il généralise et il parle au nom de tous les Estoniens socialistes. Même si Voldemar ne nous révèle pas ce qui est ces *idéales rêveries*, il faut noter la réponse de Jacquemine : *avec nous vous ne rêverez pas*. Elle ne les sait pas non plus, mais cependant sa réponse donne l'impression que n'importe quelles elles sont, toutes ces rêveries sont possibles, même celles des plutôt absurdes comme l'idée d'un dictateur.

Quant à ce qui dit son papa que cela soit *la fin de tout*, elle ne l'approuve pas. Quand Voldemar commence à s'inquiéter que la France qu'il a idéalisé jusque-là n'est pas vraiment un pays idéal et que la France peut être *perdu* (p. 141, à voir aussi l'exemple 12) et il le demande à Jacquemine, celle-ci répond:

EX. 25

- *Hein ? Quoi ?* fit Jacquemine en éclatant de rire. *La France ?* Mais elle se porte très bien : voyez son ciel si bleu, sentez cet air léger qui vous fait *danser* le cœur dans la poitrine, écoutez le garçon du crémier qui *siffle* la *Madelon*. *La France malade ?* Penchez-vous à ma fenêtre : regardez la bonne figure du cantonnier qui balaie le ruisseau, voyez ces passants qui s'arrêtent aux devantures, qui *prennent du plaisir* à examiner les estampes de Monsieur Janvier, à se pencher sur les roses de la fleuriste, à *attraper une bouffée* de parfum. *Malade, la France ?* Ouvrez le journal...

- Mais....

-Vous y verrez que tout va bien, que nos aviateurs ont battu hier un nouveau record, que nos chantiers navals ont lancé le plus grand bateau du monde, que... que... et que... *Malade, la France ?* Ah, ah ! *Laissez-moi rire. Et elle reprit sa chanson.* (p. 141)

D'abord, nous remarquons une stupéfaction dans le discours de Jacquemine qui se manifeste notamment dans la ponctuation: il y a beaucoup de points d'interrogation et de trois points pour marquer qu'elle n'adhère pas à Voldemar. Elle n'écoute même pas ses explications. Elle continue de prouver que la France ne peut pas être perdue parce que les citoyens sont heureux. En effet, elle utilise des verbes qui sont d'habitude associés à des sentiments joyeux, comme *danser*, *siffler*, *prendre le plaisir à qch*. Finalement, nous constatons dans ce passage que l'idée d'une France malade est absurde pour elle. Cela est exprimé par *laissez-moi rire*. Ce n'est pas seulement une idée absurde mais elle ridiculise Voldemar pour même penser cela. Il est aussi remarquable la dernière phrase du passage qui décrit ce qu'elle fait : *et elle reprit sa chanson*, ce qui montre son humeur insouciant qui doit prouver ce qu'elle a raison.

Nous concluons ce sous-chapitre avec la dernière pensée sur la liberté que Jacquemine exprime et qui bien résume la compréhension de Jacquemine de la liberté.

EX. 26.

- C'est, dit Jacquemine, que vous allez la chercher Dieu sait où, à la Chambre des députés, aux meetings de La Révolte, dans les journaux de Mademoiselle Dasne... *Je vous ai déjà dit qu'on la portait en soi, que chacun avait la sienne et qu'il ne fallait pas en demander davantage.* Car

enfin, Monsieur Voldemar, convenez qu'il est tout de même bien agréable qu'au milieu de tant d'agents et de commissaires de police, entre tant de « défense de ceci », de »défense de cela », de sens interdits et de passages cloutés, parmi tous ces gardiens, ces surveillants et ces inspecteurs, *on ait encore le droit de penser comme on veut.*

- Penser comme on veut... Penser comme on veut... Ce n'est pas une chose facile.
- *Faites comme moi : ne lisez pas les journaux.* Ne prenez conseil que de l'air du temps. Ecoutez chanter les merles, regardez vivre les moineaux : tenez, en voici tout un groupe qui s'abat sur le trottoir pour quelques miettes de pain jetées d'une fenêtre. Si c'est gentil ! Si c'est nature ! Votre Monsieur Merlaud, que vous a-t-il appris? Que la liberté, ce sont les députés qui la défendent. Quelle histoire ! *Du moment qu'ils font des lois, c'est qu'ils n'aiment pas la liberté.*
(p. 187-188)

D'abord comme elle a déjà établi, la liberté se trouve en soi-même et donc, personne ne peut l'emmener. Par contre, ce qui pose le problème, ce sont les paroles suivantes: *il ne fallait pas en demander davantage.* Nous ignorons ce qu'elle veut dire avec cela. Est-ce qu'il ne faut pas demander davantage parce que personne ne peut nous l'apprendre, vu qu'il est difficile de changer la façon de penser d'une personne? Ou est-ce que il ne faut pas le faire parce que nous sommes sûrs de nous-mêmes et alors, nous n'écouterions jamais ce que les autres ont à dire? C'est une petite différence mais elle est importante, même si tous les deux se confrontent à l'obstination à la fin. C'est-à-dire que l'apprentissage de la liberté dépend de la volonté d'apprendre, du disciple. Par contre, il y a un paradoxe entre les paroles de Jacquemine et la réalité. Premièrement, Voldemar est peu ou prou prêt à apprendre, c'est la raison pour laquelle il est à Paris. Deuxièmement, Jacquemine pouvait parler de la liberté, elle le voulait faire elle-même.

Ensuite, nous constatons qu'elle n'aime pas bien les lois. En effet, elle dit que malgré tout cela *il est tout de même bien agréable que [...] on ait encore le droit de penser comme on veut.* Ainsi, constatons-nous un ton ironique et il est évident qu'elle trouve que ces interdits restreignent sa liberté au niveau plus profond. Cependant, bien qu'on puisse punir quelqu'un des pensées proférées, cela n'est pas possible de vraiment contrôler des pensées qui demeurent dans la tête, en personne. Toutefois, il faut nous rappeler que la liberté pour Jacquemine signifie de parler, c'est-à-dire d'exprimer ce qu'on pense et sent. Donc, c'est pour cela qu'elle répète de nouveau à la fin du passage : « Du moment qu'ils font des lois, c'est qu'ils n'aiment pas la liberté. » Enfin, ce qui pose un problème pour elle, cela est l'idée générale que

quelqu'un impose son opinion et sa façon d'agir à elle, soit à travers les lois, soit à travers la presse. Ainsi, elle dit à Voldemar : « Faites comme moi : ne lisez pas les journaux. Ne prenez conseil que de l'air du temps. » Cette dernière phrase trouve aussi la solution à notre question au-dessus pourquoi elle croit *qu'il ne fallait pas en demander davantage*. Cela n'est pas que les autres n'arriveraient pas à nous instruire, cela est plutôt que nous les écoutons pas.

2.3. Les pensées des autres personnages français

Dans ce sous-chapitre nous analyserons les pensées des autres Français, comme d'un professeur, d'un encadreur, d'un cafetier et celles des autres. Nous les mettrons sous un chapitre, étant donné qu'ils sont les personnages secondaires. Toutefois, il est nécessaire de les révéler pour avoir la perspicacité plus complète des valeurs de la société française des années 1930.

Nous commencerons par Monsieur le professeur Jubier. Celui-ci est nommé d'être en charge de l'éducation d'entomologie de Voldemar et même s'il avait un disciple déjà choisi, il le rejette et il accepte Voldemar à son laboratoire. Il est estimé dans son domaine et il est communiste. Le cas suivant l'explique :

EX. 27. M. Jubier lui expliqua que *les ministres* comptaient beaucoup plus d'amis que les autres hommes et qu'ils n'avaient de cesse, quand ils étaient au pouvoir, que chacun de ces amis-là ne fût entretenu par la république. *Aussi avaient-ils inventé toutes sortes d'emplois où leurs amis trouvaient avantage et considération*, tels que ceux d'attaché, de délégué, de chargé de mission.

- Nul ne sait au juste, dit M. Jubier, de quelle mission, de quelle attache il s'agit. *Il faut croire, cependant, qu'elles sont nécessaires et utiles à la marche des affaires de l'Etat, puisque tant d'honnêtes gens les acceptent.* (p. 42)

Dans ce passage, nous voulons attirer l'attention sur deux choses. D'abord, Jubier constate ici l'existence du népotisme dans le pays. Nous l'avons aussi observé dans le sous-chapitre concernant Merlaud. Par contre, c'est Jubier qui l'exprime distinctement qui veut dire que cela n'est pas passé inaperçu par les autres non plus. Évidemment, quand il a accepté d'avoir Voldemar dans son laboratoire, il en a fait part aussi. Dans le passage, il y a des éléments qui donnent l'impression que ce sont tous les ministres qui le fait, comme l'article défini dans la première phrase. De plus, ce que Jubier dit, c'est qu'ils, les ministres *inventent* les emplois pour leurs amis, ce

qui veut dire qu'ils ne donnent que les places pour eux, mais ils les créent de *toutes sorte* pour faire semblant que c'est normal et selon les lois. Il est peu probable que cette manière d'agir soit convenable dans un pays démocratique. Ce qui est inquiétant, néanmoins, c'est ce qui est apporté à nous dans le discours direct, qu'*il faut croire, cependant, qu'elles sont nécessaires et utiles à la marche des affaires de l'Etat*. Enfin, il n'a pas l'air de s'en soucier trop mais vu que Voldemar qui ne connaît rien d'entomologie a eu sa place dans son laboratoire grâce au ministre et au député, la probabilité est assez faible qu'il ne s'agisse rien d'autre que du souhait des ministres d'être élu et pour cela, il faut rendre heureux leurs électeurs.

Enfinement, dès que Voldemar est *possédé de l'esprit de liberté* (p.113) et lui aussi, il commence à montrer l'indifférence, Jubier dit : « Pour vous, [...], faites comme il vous plaira. *Venez au laboratoire, n'y venez pas... Profitez des bienfaits de la démocratie*. L'essentiel, dans votre cas, est d'être entretenu pour ne rien faire tout en ayant l'air de faire quelque chose. Ah ! ah ! *Vive la république, n'est-ce pas ?* » (p.192)

Nous constatons que Jubier aussi dit, comme Jacquemine (à voir l'exemple 22) que la liberté et la démocratie signifient de faire ce que l'homme veut et ce que lui plaît. Par contre, si Jacquemine le pense sincèrement, Jubier moque de cette idée et donc aussi de la république française. Selon lui, un des bienfaits de la démocratie est l'occasion de ne pas faire ce qu'il est chargé de faire. Si tout le monde le faisait, le pays arriverait au chaos. C'est quasiment auquel réfléchit M. Jardin, l'encadreur et le père de Jacquemine. Il n'adore pas Voldemar comme les autres parce qu'*il n'aimait pas à perdre son temps avec des gens dont les façons et les pensées lui étaient obscures*. (p.30). À travers des paroles de Jacquemine (à voir l'exemple 23), nous sommes déjà informé que selon Jardin, le comportement indifférent les Français finira avec la tyrannie. Ainsi, quand on va pique-niquer, son inquiétude est répétée. Regardons la situation :

Ex 28.

- Les nuages s'amoncellent, disait M. Jardin, *le tonnerre gronde, et elle chante !*
« Chère alouette ! » murmurait Voldemar.
- *Pauvre France !* disait M. Jardin

Il considérait son enfant indifférente aux menaces de l'orage, tout au plaisir de l'instant présent, léger, rieuse et chantante. Il songeait, en son amertume naturelle, que le peuple de

France était fait comme sa fille, qu'il allait baguenaudant et riant quand le ciel de l'Europe se couvrait de nuages. Et il *haussait les épaules*, ce qui le soulageait dans *sa colère*. (p. 111-112)

Ainsi, il trouve que la situation en Europe est comparable à ce jour-là. Qu'il y ait une menace indéniable et pourtant, les Français, comme sa fille, n'en ont rien à faire. De plus, si cela n'est pas clair, le narrateur nous apporte toute la clarification et l'explication. Il ne s'agit pas que l'inquiétude mais il est en colère. Pourtant, même si l'indifférence des Français lui dérange, nous voyons aussi qu'il ne fait rien d'autre qu'il hausse les épaules pour se soulager.

Cette indifférence pourrait être expliquée par Monsieur Mulat, le cafetier, qui ne déclare pas que les Français sont indifférents mais qui les oppose aux étrangers parce que les Français sont « plus entêtés, plus difficiles à commander » (p.57). Cependant, l'entêtement ou l'incapacité de prendre en compte les opinions des autres pourrait effectivement mener à l'indifférence vers les autres et vers les réalités actuelles.

Quant à la liberté, il faut observer le cas suivant. Ainsi, Voldemar en étant déçu par la France et par la liberté, il va à chercher des hommes libres : « Au mot de « liberté », chacun d'eux haussait les épaules, hochait la tête, protestait que *personne ici-bas n'était libre* » (p. 166). Nous constatons que dans le pays dont une partie de la devise inclut le mot « liberté », personne des individus demandés ne se sentent libres. De surcroît, celles-ci sont sûres d'affirmer que personne en France n'était libre. Enfin, il ne s'agit pas de question si elles se sentent libres ou pas, c'est la déclaration qu'elles n'en ont pas. Finalement, Voldemar arrive à trouver un homme qui avoue d'être libre. Il s'appelle Longepierre et comme nous apporte le narrateur : « Seul, M. Longepierre convint, [...], que la vie lui était douce et qu'il ne connaissait aucune chaîne qui pût l'empêcher de la vivre comme il lui plaisait. (p.166). Par contre, il n'adore pas la France actuelle. En effet, il dit :

EX. 29

- *Il est bien sûr*, disait-il, *que la France n'a plus le sens de la liesse de compagnie. Chacun reste chez soi en défiance du voisin. [...]*
- Mais la liberté ? disait Voldemar.
- Quoi ! ne leur découvrez-vous pas *un cœur dégagé d'amertume et d'envie* à ces épopineurs qui tirent les graines des potirons ou qui échalent les noix? Voilà des gens

peu occupés de la résorption des stocks de blé, pour parler le langage des tristes cultivateurs d'aujourd'hui ; voilà des gens qui ont la musique aux cordes de la voix pendant que leurs doigts sont à s'engluer de jus de citrouille. J'aime cette concordance d'une mélodieuse récréation et d'une basse besogne. Je ne la rencontre plus aujourd'hui sur les chemins de ma curiosité (p.168-169)

Nous observons que M. Longepierre est aussi désappointé par la France actuelle et donc, il décrit les Français dans un aspect négatif. Il affirme que les Français *n'a plus le sens de la liesse de compagnie* et que *chacun reste chez soi*. Selon Longepierre la raison pour cela est que les Français défient les autres. De plus, il est surpris que Voldemar n'ait pas compris dans quelle mesure les Français sont des personnes amères parce que pour lui, c'est pourtant clair.

Nous finirons ce sous-chapitre avec l'exemple qui se trouvent assez au début du livre qui nous est apporté par le narrateur et qui s'oppose au dernier exemple donné de la fin du livre : « Il est bien vrai qu'il n'est pas de pays *plus accueillant* que la France à qui désire exprimer son mécontentement politique par la parole, par l'écrit ou par le geste. » (p. 58) Nous observons ici que malgré l'opinion de Longepierre qui trouve que les Français sont plus réservés et plus rancuniers vers leurs voisins que jadis, il existe quand même la possibilité de trouver du soutien et la possibilité pour exprimer son insatisfaction politique et cela même pour les étrangers. L'adjectif *accueillant* montre que le France ne que tolère mais même reçut ses idées.

3. La liberté

Dans cette dernière partie du mémoire nous voudrions discuter plus profondément de la liberté de Voldemar et celle des Français et voir, s'il y a des points communs et qui peut les expliquer.

D'abord, il faut demander ce qui est la liberté. La liberté est une des branches immensément captivante de la philosophie parce que comme une conception générale, elle est compréhensible. Cela signifie que chaque individu veut être libre et d'habitude, il sait quand il l'est ou il ne l'est pas. Par contre, si nous, en tant que l'humanité, voulons définir ou même expliquer ce qu'elle est, nous nous confrontons au problème de ne pas être capable de le faire exhaustivement. Cela ne veut pas dire que nous n'avons pas essayé. En effet, depuis l'Antiquité, les philosophes ont fait un grand effort pour cela. Pourtant, comme cela montre les deux premières parties du mémoire, le problème se présente dans les diverses compréhensions de la liberté et donc, il existe beaucoup de définitions et d'explications. Ainsi, faut-il se demander où se trouve la difficulté. La liberté est une conception abstraite et tant des diverses interprétations peuvent être expliquées par les différents environnements où nous sommes éduqués. Ceux-ci créent les valeurs que l'on a et qui ne sont pas les mêmes partout et pour tout le monde. Par conséquent, on voit le monde différemment. Nous l'avons aussi observé dans les premiers deux chapitre du mémoire, à preuve le moment où Voldemar dit : « Ah ! ce n'est pas ainsi que les maîtres de l'Estonie entendent les libertés démocratiques » (à voir l'exemple 10). En réalité, Merlaud le constate aussi : « Voldemar, dit Merlaud, il est certain que vous n'entendez pas exactement le sens que nous donnons au mot de liberté » (p.150).

Alors, nous saisissons la complexité du sujet. Toutefois, nous mettrons à l'essai de justifier des opinions de Voldemar de la première partie du mémoire et des Français de la deuxième partie. Nous le ferons en utilisant d'abord des idées d'Isaiah Berlin et ensuite, des idées de l'existentialisme de Jean-Paul Sartre. De tant de propositions faites pour expliquer la liberté, nous y parvenons en utilisant notamment ces idées pour deux raisons. Premièrement, tous les deux auteurs sont les philosophes considérables du 20ème siècle dans lequel se passe aussi l'action de notre objet d'étude. C'est la raison pour laquelle nous abandonnerons les idées présentées avant ce siècle, étant donné la vitesse du changement de l'Europe et dont la compréhension

du monde et alors les philosophes auparavant ne peuvent pas avoir cette indulgence. Même si Maurice Bedel n'aurait pas pu parti ni des idées de Berlin, ni celles de Sartre, vu que tous les deux auteurs les avaient formulées après la publication du livre, nous trouvons être justifiés d'utiliser leurs théories, pour les raisons que nous donnerons aux paragraphes suivants. Deuxièmement, nous voulons expliquer la raison pour laquelle Berlin et Sartre ont été choisis entre autres.

D'abord, Isaiah Berlin est un philosophe anglais, reconnu dans la philosophie politique, surtout par ses deux conceptions de la liberté qu'il distingue l'un de l'autre. L'objectif pour étudier la question de la liberté politique dans ce mémoire provient du fait que les libertés de Voldemar a été limitées par les autorités parce qu'il a « été chassé hors de l'Université » (p. 33) pour avoir fait des discours publics contre ces autorités là et il décide d'aller en France, pour apprendre la « vraie » liberté (politique) mais il en déçoit aussi parce qu'il ne trouve pas de personnes libres en France. Au cœur de la démocratie est le problème de la liberté. On assume que dans un pays démocratique les hommes sont libres. Par contre, nous avons vu que cela n'est pas le cas chez les personnages dans *l'Alouette aux nuages*. Par conséquent, nous nous demandons comment expliquer le fait que personne ne se sentent libre dans un pays démocratique dont la devise inclut déjà le mot « liberté ». Nous saisissons à savoir ce qui est la liberté politique et si la liberté politique est liée à la liberté individuelle. Donc, nous nous consacrerons à ces conceptions.

Deuxièmement, nous utiliserons des idées existentielles de Jean-Paul Sartre. Celui-ci est un écrivain et philosophe français. Avant toute chose, il est célèbre pour la philosophie existentielle qui a atteint son sommet après la deuxième guerre mondiale mais dont les idées principales se trouvaient déjà dans la société avant. C'est bien Sartre qui formule la philosophie comme nous la savons mais il part avec quelques modifications des idées de Kierkegaard, le philosophe danois. Nous cherchons à savoir dans ce mémoire la raison pour laquelle les Français ne se sentent pas libre dans un des pays de la plus grande liberté.

Ainsi, trouvons-nous que les idées de Berlin et aussi celles de l'existentialisme de Sartre sont pertinentes pour expliquer la liberté chez des personnages qui se trouvent dans *l'Alouette aux nuages*.

3.1. Deux conceptions de la liberté d'Isaiah Berlin dans *l'Alouette aux nuages*

Dans ce sous-chapitre nous analyserons deux concepts de liberté de Berlin dans le livre.

En 1958, Berlin donne le discours de sa leçon inaugurale à l'Université d'Oxford dans lequel il distingue deux libertés : le concept de liberté « négative » et celui de « positive ». Mais, avant de nous concentrer sur la différence, il faut prêter attention à ce qui est la théorie politique. Sans aller trop profond en détail, nous ne voulons que remarquer ce que Berlin pense d'être important de souligner : « La théorie politique est une branche de la philosophie morale » (1988 : 169-170). En effet, nous l'avons aussi vu dans l'exemple 8 que même s'il s'agit d'une question du bien-être des citoyens du pays, en même temps, il s'agit aussi d'une question morale. Pour éviter le malentendu, Berlin continue à expliquer que pour appréhender les conflits qu'il y en a tant eu pendant la première moitié du 20^{ème} siècle, il faut comprendre les raisons pourquoi ils se produisent et elles sont les idées. Ainsi, avons-nous d'abord une idée qui est mal interprétée ou exagérée dont les conséquences sont les belligérances. En effet, Berlin dit : « [...] comprendre de tels mouvements ou conflits, c'est d'abord comprendre les idées ou les attitudes dont ils découlent [...] » (1988 :170). Les idées qui peuvent changer le monde fleurissent soit des contraintes, soit de l'esprit libre et la politique est, d'abord, selon Berlin la question de l'obéissance et de la contrainte (1988 : 170). En ce qui nous concerne, le terme « liberté » n'existe avant qu'on puisse l'opposer à quelque chose, c'est-à-dire qu'il est toujours utilisé en le comparant soit au manque de l'esclavage ou des contraintes, soit à la présence de ces deux. Aussi, la liberté est-elle liée à l'obéissance volontaire ou forcée. Sur la base de la question de l'obéissance, Berlin fait sa distinction. Ainsi, il y a deux libertés: la liberté « négative » et la liberté « positive ».

3.1.1. La liberté « négative » de Berlin

Tout d'abord, nous regarderons la liberté « négative » de Berlin. En résumé, la liberté « négative » est la liberté de quelque chose, précisément de l'intervention délibérée par les autres. Effectivement, Berlin dit : « Si d'autres m'empêchent de faire ce qu'autrement j'aurais fait, je ne suis pas entièrement libre » (1988 :171).

Nous observons que Jacquemine approuve ce type de liberté. En effet, dans l'exemple 26 elle remarque : « Du moment qu'ils font des lois, c'est qu'ils n'aiment pas la liberté. » Aussi, comme nous l'avons déjà analysé dans la deuxième partie, elle est contre les lois parce que celles-ci limitent sa liberté, ce qui peut aussi s'interpréter comme la prédilection pour la société sans législation. Berlin appelle ce type de liberté la liberté « naturelle », c'est-à-dire qu'il existe un espace de liberté illimité (1988 : 172). Il indique aux penseurs anglais qui, toutefois, constatent que cette situation « ne pouvait conduire qu'engendrer un état dans lequel tous s'immisceraient sans aucune limite dans les affaires de chacun » et qu'elle « ne pouvait conduire qu'à une forme de chaos social où les besoins élémentaires ne seraient plus satisfaits, où les plus faibles se verraient privés de leurs libertés par les plus forts. » En même temps, Berlin souligne que ces penseurs admettent qu'il faut exister cependant « une aire minimum de liberté individuelle et que celle-ci ne devait en aucun cas être violée » (1988 : 173). Il ajoute que même des penseurs plus réactionnaires sont d'accord que l'on ne devrait pas contrôler une personne en tout point (Berlin 1988 : 175). Ainsi, dans une certaine mesure, Jacquemine a raison de dire que les hommes qui font des lois n'aiment pas la liberté. Par contre, Berlin fait remarquer que la présence des lois ne veulent pas dire qu'il n'y ait pas de liberté : « [...] la liberté n'est pas une simple absence de contrainte » parce que « la liberté individuelle n'est pas toujours le besoin premier » (1988 : 173). En réalité, si une personne n'a rien à manger ou elle n'a pas de refuge, ses priorités sont d'abord de les avoir. En effet, cela est remarqué aussi par le narrateur après que Voldemar accepte à son part de faire des études d'entomologie.

EX. 30. Ce jeune homme consentait honnêtement à faire ce que son protecteur lui recommandait de faire, *car il fallait avant tout qu'il vécût, c'est-à-dire qu'il mangeât, qu'il dormît sous un toit et qu'il se vêtît* : c'est une nécessité qui exclut souvent la logique, et même la probité, de bien des décisions prises dans la hâte et dans l'essoufflement (p. 32)

Nous remarquons que dès lors qu'elle arrive à répondre à ses besoins humains fondamentaux, c'est le moment à partir duquel elle commence à penser à la liberté individuelle. Donc, nous pouvons conclure que malgré le fait d'être expulsé de l'université, Voldemar arrive à les répondre, vu qu'il est allé à Paris pour apprendre sur la liberté française. Par contre, lorsqu'il arrive à Paris, il n'a plus de soutien pour l'aider à arriver à répondre à ses besoins premiers. Ainsi, il faut que cela soit fait

d'abord pour qu'il puisse continuer sa quête pour la liberté. Il est curieux de constater que nous ignorons comment il est arrivé à Paris. Nous sommes au courant du fait qu'en Estonie, il y a un régime autoritaire, au moins cela est l'impression qu'on nous donne mais si pour Voldemar aller à l'étranger était entravé ou pas.

Finalement, une de choses que Berlin constate et que nous sommes persuadée d'être le trait de plus pertinent de la liberté « négative » concernant notre mémoire : « [...] il n'existe pas de lien nécessaire entre liberté individuelle et régime démocratique » (1988 : 178).

En effet, nous avons déjà constaté que la liberté que Voldemar voulait trouver à Paris répond mal à son espoir. Mais rappelons le dialogue pendant lequel Voldemar et Merlaud approuvent que la démocratie française est la meilleure. Alors, rationnellement, Voldemar assume que les individus en France sont libres parce qu'ils habitent dans un pays libre. Par contre, notre mémoire prouve la déclaration de Berlin. En effet, elles ne sont pas nécessairement liées.

3.1.2. La liberté « positive » de Berlin

Ensuite, nous regardons la liberté « positive » de Berlin. Tout simplement, il s'agit de la liberté pour quelque chose. Selon Berlin: « Le sens « positif » du mot liberté découle du désir d'un individu d'être son propre maître. Je souhaite que ma vie et mes décisions dépendent de moi, et non de forces extérieures quelles qu'elles soient. » (1988 :179) Il ajoute que cela vient du souhait d'être quelqu'un : « Je désire d'être un sujet et non un objet » (1988 : 179). Ainsi, dans ce cas, l'homme, le citoyen veut agir par sa volonté et pas par celle des autres, non seulement pour montrer qu'il comprend des conséquences probables mais aussi qu'il sait ce qui est bien pour lui. Berlin pourtant, estime cette liberté de manière négative. Il trouve que ce souhait peut être utilisé contre eux. En effet, il écrit

CIT 1. Il m'est alors aisé de me concevoir comme contraignant les autres pour leur bien, dans leur intérêt et non le mien. *Je* sais mieux qu'eux ce dont ils ont besoin. S'ils étaient des êtres rationnels, et aussi sages que moi, s'ils comprenaient leur intérêt aussi bien que je le comprends, il ne m'opposeraient aucune résistance. (1988 : 181)

Évidemment, l'Histoire nous donne plein de preuves des régimes politiques où les chefs d'État l'ont fait. Ainsi, même si nous ne savons pas trop de la situation politique en Estonie, vu que Voldemar n'en parle qu'un peu, nous estimons qu'il y a un régime autoritaire et ainsi, la liberté « positive ». En effet, Voldemar se demande : « A Tartu, on a fermé ta bouche quand tu demandais la liberté d'opinion ; ici on ouvre celle de Monsieur le député et on lui fait dire l'opinion des autres. Lequel des deux est le meilleur : se taire par force ou parler par faiblesse ? » (p. 161). Nous constatons qu'à preuve, il s'agit d'un pouvoir autoritaire en Estonie.

3.2. Des idées existentialistes de Jean-Paul Sartre dans *l'Alouette aux nuages*

Dans ce sous-chapitre nous allons analyser des pensées existentialistes dans *l'Alouette aux nuages*. Nous partons principalement de *l'Existentialisme est un humanisme* publié en 1945 et pas de son œuvre principal *l'Être et le néant* de Jean-Paul Sartre parce que c'est dans *l'Existentialisme est un humanisme* que les idées existentialistes sont bien présentées et expliquées comme ce livre est déjà une réponse à la critique que l'existentialisme a reçu.

Ainsi, au cœur de l'existentialisme est l'affirmation que l'essence précède l'existence. Selon Sartre: « Cela signifie que l'homme existe d'abord se rencontre, surgit dans le monde, et qu'il se définit après » (1968 : 21). Il répète cette manifestation tout au long du livre en diverses reformulations mais au cas de l'existentialisme sartrien, il faut y souligner ce côté de l'existentialisme athée. Ainsi, Sartre supprime-t-il la présence de Dieu, autrement dit l'homme est le seul qui compte. Cela pose quelques problèmes et comme le marque Sartre

CIT 2. L'existentialiste, au contraire, pense qu'il est très gênant que Dieu n'existe pas, car avec lui disparaît toute possibilité de trouver des valeurs dans un ciel intelligible; il ne peut plus y avoir de bien *a priori*, puisqu'il n'y a pas de conscience infinie et parfaite pour le penseur; il n'est écrit nulle part que le bien existe, qu'il faut être honnête, qu'il ne faut pas mentir, puisque précisément nous sommes sur un plan où il y a seulement des hommes. (Sartre 1968 : 35-36)

D'abord, nous examinerons l'idée principale de l'existentialisme : l'essence précède l'existence. Ainsi, comme nous l'avons montré au-dessus, cela veut dire que l'homme choisit lui-même ce qu'il définit et cela n'est pas prédestiné. Nous pouvons

l'observer chez Voldemar. En Estonie, Voldemar se trouve dans la situation de laquelle il n'est pas content et il décide d'agir et va à Paris pour le changer pour lui-même. Ainsi, ne croit-t-il pas que cela soit le but. Nous le constatons plus précisément dans l'exemple 3 quand il crie : « Ah! Mademoiselle, s'écria-t-il, je veux vous dire: j'étais tout à fait un Estonien, je suis un peu un Français: j'étudiais la philosophie, j'enseigne la science de l'entomologie;[...] ». En effet, le changement des temps témoigne bien qu'il n'est pas laissé gêner par la prédestination ni au cas de la nationalité ou de la culture, ni celui de la profession et que la prédestination n'existe pas pour lui. Il est libre de devenir à n'importe quelle personne parce que rien n'est décidé.

Cela concorde avec l'idée de Ponge que nous apporte Sartre : « L'homme est l'avenir de l'homme » (1968 : 38) que Sartre explique comme suit : « Si l'on entend que, quel que soit l'homme qui apparaîtrait, il y a un avenir à faire, un avenir vierge qui l'attend, alors ce mot est juste » (1968 : 39). Le plus important ici, c'est qu'*il y a un avenir à faire* et cela dépend de l'homme lui-même. C'est ce que dit aussi Merlaud quand lui et Voldemar parlent de la démocratie française : « Chacun peut y faire sa vie, et vous y ferez la vôtre » (p. 30). Même si ici cette idée est forcément liée à la France, elle s'applique à l'interprétation de Sartre de Ponge. Donc, Sartre montre que tout est possible et que la définition de ce que nous sommes peut être changée. Par contre, nous rencontrons l'attitude différente chez Jacquemine dans l'exemple 23 quand elle dit, après avoir expliqué des choses que les Français font qui sont contre les lois : « C'est ainsi que nous sommes ». Alors qu'ici, contrairement à Merlaud et Voldemar, nous constatons l'assimilation subconsciente de la prédétermination. Malgré cet élément, il en est toutefois un autre qui correspond à l'existentialisme. Selon Sartre, l'existentialisme vient de Dostoïevski qui écrit avec les mots de Sartre : « Si Dieu n'existait pas, tout serait permis » (1968 : 36).

Ainsi, nous voyons que Jacquemine se trouve au milieu de deux. Il y a un peu de cette prédétermination, qu'elle s'étend à la nation française, que Sartre associe à Dieu mais en même temps, le comportement des Français qu'elle prend comme les exemples, montre que tout est permis selon eux.

Alors, Sartre nous dit:

CIT 3. Ainsi, la première démarche de l'existentialisme est de mettre tout homme en possession de ce qu'il est et de faire reposer sur lui la responsabilité totale de son existence. Et, quand nous disons que l'homme est responsable de lui-même, nous ne voulons pas dire que l'homme est responsable de sa stricte individualité, mais qu'il est responsable de tous les hommes. (1968 : 24)

Toutefois, s'il n'y a pas de lois déjà préétablies pour qu'il y ait du bien, vu que Dieu n'existe pas et alors il n'y a pas de bien *a priori*, c'est la responsabilité des hommes de les créer et de les produire. Il nous reste saisir de la question qui précisément devrait le faire. Par conséquent, nous avons créé les systèmes de gouvernance où les lois sont faites prétendument pour le bien. Dans *l'Alouette aux nuages*, c'est Merlaud, le député, qui représente ces législateurs que certains Français ont choisi pour qu'il agisse au nom d'eux. Ce n'est pas seulement le pouvoir de décider de la vie de quelqu'un autre, mais aussi la responsabilité énorme que les électeurs supposent être prise au sérieux.

Chez Merlaud, nous voyons deux côtés. D'abord, il est présenté comme quelqu'un qui tient à son devoir et à ses électeurs. En effet, il répond à leurs lettres, il les rencontre, il les écoute. De l'autre côté, comme nous le voyons dans les exemples 8 et 17 qu'il moque de certains sujets, par exemple l'hygiène de la première enfance et il préfère de rester au café. C'est le choix qu'il fait. Par contre, ce qui dit Sartre: « Choisir d'être ceci ou cela, c'est affirmer en même temps la valeur de ce que nous choisissons, car nous ne pouvons jamais choisir le mal; ce que nous choisissons, c'est toujours le bien, et rien ne peut être bon pour nous sans l'être pour tous. » (1968 : 25-26) Comme nous l'avons déjà montré pour Merlaud, ce sujet est sans intérêt et sans aller à la session, il prouve qu'il n'a aucune valeur pour lui. Vu que Merlaud est présenté comme presque le seul exemple des politiciens français, le lecteur est sûr de faire ses déductions. En effet, Sartre note également : « Ainsi je suis responsable pour moi-même et pour tous, et je crée une certaine image de l'homme que je choisis, en me choisissant, je choisis l'homme » (1968 : 27). Ce qui est essentiel ici, c'est *je crée une certaine image*. Nos actions ont des conséquences. Il le résume comme l'acte individuel engage toute l'humanité (*ibid.*).

C'est pour cela que Voldemar est déçu en France comme nous l'avons montré dans les exemples 13 et 14. Il trouve que les Français devraient élargir la perspective et comprendre ce qui se passe autour d'eux. En fait, dans ce passage, il s'agit de la

question de morale. Mais, comme le dit Sartre : « L'homme se fait; il n'est pas tout fait d'abord, il se fait en choisissant sa morale, et la pression de circonstances est telle qu'il ne peut pas ne pas en choisir une. Nous ne définissons l'homme que par rapport à un engagement. » (1968 : 78)

Nous voyons, pourtant, que Jacquemine et les autres Français ne remarquent pas le péril sur l'Europe. Enfin, nous ne savons pas s'ils ne le remarquent pas ou ils choisissent l'ignorer. Ce comportement qui décrit celui-ci est appelé par Sartre « la mauvais foi » qui « est bien mensonge à soi » (NB ! 2005 :83). Il continue : « [...] pour celui qui pratique la mauvaise foi, il s'agit bien de masquer une vérité déplaisante [...] » (*ibid.*) et il précise : « dans la mauvaise foi, c'est à moi-même que je masque la vérité. » (*ibid.*) Finalement, il faut croire que cela la mauvaise foi conduit Jacquemine et les autres, vu qu'il y a des individus qui sont au courant de la réalité.

Conclusion

Le but de cette mémoire était de voir laquelle est la représentation de la France de la société française dans les années 1930 dans le livre *L'Alouette aux nuages*. Pour faire cela, nous avons analysé des passages nécessaires dans lesquels les personnages du livre expriment ses réflexions sur la France et sur la liberté.

Nous avons constaté que les divers personnages ont divers rôles à jouer dans le livre. La fonction du personnage principal de Voldemar, de ce jeune Estonien, auquel nous avons consacré la première partie du mémoire, est de donner un point de vu étranger. Toutefois, cela n'a pas d'importance qu'il soit Estonien même si Semper remarque : « Un tel globe-trotteur comme l'est Maurice Bedel qui a voyagé à travers l'Europe dans sa recherche de l'individualité des nations, a remarqué en Estonie tout de suite ce que l'on y a aperçu et a remarqué auparavant. C'est que chez les Estoniens l'esprit critique, l'ironie et l'individualisme. » [Notre traduction] (1934 : 27) Ce qui est important est notamment ce point de vu pour qu'il puisse attirer l'attention aux problèmes et aux soucis que nous ne pouvons pas remarquer en les vivant parce que ces coutumes, les façons de penser sont habituelles. Cependant, nous avons remarqué que bien qu'il y ait des références à l'Estonie et à la vie de Voldemar en Estonie, nous l'ignorons. Ainsi, vu que l'auteur utilise l'étranger pour mettre en parallèle cet étranger d'un pays inconnu et jeune et les Français ; la comparaison qui d'abord a l'air d'inclure rien d'autre que des oppositions se révèle d'avoir plus de points communs que prévu et cela malgré le fait que nous ne savons presque rien de la vie estonienne de Voldemar. En effet, presque à la fin du livre, le narrateur nous rapporte après qu'on l'a rencontré qu'il *fallut conter l'histoire de Voldemar* (Bedel 1935 : 148). Malheureusement, nous n'y arrivons jamais, ni nous l'ignorons ce qui se passera à Voldemar après. Ainsi, à travers le personnage de Voldemar, l'auteur veut montrer qu'il faut surpasser la phase de l'amour aveugle et se confronter à la réalité dans laquelle la situation est beaucoup plus sévère.

Quant aux personnages français, les personnages de Merlaud et de Jacquemine doivent incarner les façons de penser de la plupart de politiciens et de citoyens ordinaires. Il s'avère qu'à cette époque si intense, les politiciens dont incarne Merlaud, se moquent de la situation et au lieu de penser aux conséquences, ils prennent les choses comme elles viennent. À l'instar de Merlaud, le personnage de

Jacquemine qui personnifie alors les citoyens est également insoucieux. Sauf qu'un personnage de tous les Français, s'inquiète autre que lui-même. M. Jardin, un des personnages secondaires est ce qui voit les changements en Europe qui compare des nuages en train de s'amonceler comme le menace pour l'Europe. En dépit du fait que nous nous sommes consacrée précisément aux personnages, le rôle du narrateur est crucial dans ce livre. La focalisation interne du narrateur nous permet de mieux saisir et tirer la conclusion. De plus, les remarques explicatives du narrateur ne laissent aucune place pour le malentendu.

Dans la troisième partie du mémoire, nous avons expliqué à quelques passages à travers des idées d'Isaiah Berlin et Jean-Paul Sartre. Nous avons constaté que comme l'opposition fautive que l'auteur a créé entre Voldemar et Français, les idées de Berlin et de Sartre nous aussi aident à montrer que le monde n'est pas noir et blanc mais il faut faire son choix. La complexité du monde est bien montrée par le choix de l'auteur de faire trois personnages socialistes : Voldemar, Merlaud et Jubier. Enfin, tous sont les socialistes. Par contre, nous voyons qu'ils ne partagent pas toutes les mêmes valeurs. C'est la leçon que le lecteur donne Maurice Bedel à cette époque bouleversante qui se finira avec la deuxième guerre mondiale et avec la séparation de l'Europe en deux. Bien qu'il y ait des traits positifs dans le livre et qui sont également présentés, le but de l'auteur est mettre les Français en garde contre l'ignorance et l'indifférence de faire les apercevoir ce qui se passe en Europe actuellement. C'est ainsi la représentation que nous donne le livre *L'Alouette aux nuages*. C'est l'inquiétude pour l'avenir de la France que les Français eux-mêmes peuvent détruire avec leur attitude. Bedel veut également souligner que la liberté n'est pas que le droit, elle est également le devoir et il avertit les Français de ne pas considérer la liberté comme acquise qui vient de soi.

Bibliographie

Baudelaire, C. 1885. « Œuvres complètes de Charles Baudelaire ». Paris : Calmann-Lévy

Berlin, I. 1988. « Deux conceptions de la liberté ». Paris : Calmann-Lévy.

Sartre, J.-P. 1948. « Qu'est-ce que la littérature ? ». Paris : Gallimard

Sartre, J.-P. 1968. « L'Existentialisme est un humanisme ». Paris : Les éditions Nagel

Sartre, J.-P. 2005. « L'être et le néant : essai d'ontologie phénoménologique ». Paris : Gallimard

Semper, J. 1934. « Prantsuse vaim. Esseed ». Noor-Eesti

Bibliographie du corpus

Bedel, Maurice 1935. *L'Alouette aux nuages*. Paris : Gallimard.

Resümees

„Prantsusmaa kujutamine raamatus „L'Alouette aux nuages““

Aastal, mil Eesti vabariigi iseseisvumisest möödub 100 aastat, on paslik mõtiskleda selle üle, kuidas alguses hakkama saadi. Eesti riigi arenemine jääb 1920.-1930. aastatesse, mis olid ühtlasi kõige pingelised kümnendid Euroopas, tipnedes Teise maailmasõjaga. Kõikide pingete kõrval püüdis ka noor Eesti riik hakkama saada. Olles sajandeid olnud võõrvõimud allutada, tuli nüüd hakata riiki üles rajama. Loomulikult võeti õppust teistelt riikidelt. Eesti riik on eeskujudeks pidanud Inglismaad, Prantsusmaad ja Ameerika Ühendriike ja seda just vabadusekuisimuses, mis on noore riigi jaoks oluline.

1935. aastal ilmus prantsuse kirjaniku Maurice Bedeli raamat „L'Alouette aux nuages“ („Lõoke pilvedes“). Raamatus läheb noor poiss Voldemar Pariisi vabadust õppima. Nimelt on Voldemar pärit autoritaarsest Eestist ja olles filosoofiatudeng Tartu Ülikoolis, võttis ta võimude vastu sõna, mistõttu võimud ta ülikoolist välja viskasid. Nii läheb Voldemar Prantsusmaale kui parima demokraatiakorraga riiki, et õppida saada, mis nii-öelda päris vabaduse kohta, mida tal Eestis ei olnud.

See bakalaureusetöö analüüsib, millise pildi loob raamat 1930ndate Prantsusmaast. Et vabadus on juba riigi deviisis, siis on vabaduse ja riigi kirjeldamine võrreldavad. Töö koosnes kolmest peatükist. Esimeses analüüsiti Voldemari mõtteid vabadusest ja Prantsusmaast. Teises peatükis vaadeldi, mida kuidas näevad prantslased ise oma riiki ja ühiskonda. Kolmandas peatükis analüüsiti raamatus leiduvat vabaduseideed kahe teoreetiku, Isaiah Berlini kahe (poliitilise) vabaduse kontseptsiooni ja Jean-Paul Sartre'i eksistentsialismiideede abil.

Töö käigus selgus, et Voldemari kui välismaalase roll raamatus on anda distantseeritum pilk Prantsusmaale ja panna eelkõige prantslasest lugejat mõtlema, millises riigis ta päriselt elab ja tahab elada. Prantsusmaa, millest Voldemar nii palju unistanud oli, ja millest ta alguses vaimustus, pettis tema lootusi. Niisiis, olles kohapeal saab ta aru, prantslaste suurest probleemist, milleks on, et nad ei mõtle ette ja oma riigist välja. See ongi see, millele autor tahab tähelepanu pöörata. Teises peatükis analüüsitud prantslaste kaudu tuli välja nii ignorantsus mujal maailmas toimuva vastu ja samal ajal ükskõikus, juhul kui nad ka olid ka teadlikud Euroopas

toimuvatest muutustest. Nad ei mõtle tagajärgede peale, vaid tegutsevad nii, nagu neil tuju on, mistõttu võivad nad mõningaid asju, nagu vabadust võtta iseenestmõistetavana. Sellegipoolest väreleb positiivse kõrvalliinina prantslaste oskus elada olevikus ja nautida seda, mis neil on. Berliini konspetsiooni negatiivsest ja positiivsest vabadusest näitasid, kuidas poliitilist vabadust võib mõista ja mil määral on see seotud isikliku vabadusega. Sartre'i eksistentsialismiideed aitasid rohkem selgitada raamatutegelaste käitumist.

Lihtlitsents lõputöö reprodutseerimiseks ja lõputöö üldsusele kättesaadavaks tegemiseks

Mina, Karet Eesmäe,

1. annan Tartu Ülikoolile tasuta loa (lihtlitsentsi) enda loodud teose „La représentation de la France dans *l'Alouette aux nuages*“,

mille juhendaja on Tanel Lepsoo,

- 1.1.reprodutseerimiseks säilitamise ja üldsusele kättesaadavaks tegemise eesmärgil, sealhulgas digitaalarhiivi DSpace-is lisamise eesmärgil kuni autoriõiguse kehtivuse tähtaja lõppemiseni;
 - 1.2.üldsusele kättesaadavaks tegemiseks Tartu Ülikooli veebikeskkonna kaudu, sealhulgas digitaalarhiivi DSpace'i kaudu kuni autoriõiguse kehtivuse tähtaja lõppemiseni.
2. olen teadlik, et punktis 1 nimetatud õigused jäävad alles ka autorile.
 3. kinnitan, et lihtlitsentsi andmisega ei rikuta teiste isikute intellektuaalomandi ega isikuandmete kaitse seadusest tulenevaid õigusi.

Tartus, **18.05.2018**

Karet Eesmäe